

## 2. Questions de linguistique Éléments de Grammaire de Texte (GT)



Trương Quang Đê

*Introduction - Préambule - Aperçu général - Langue et Parole - Qu'est-ce qu'un texte ?*

### **Premier Chapitre, analyse structurale du texte, unités supérieures à la phrase**

● **Juxtaposition ou asyndète** - ● **Représentation** - Le représentant et le représenté on la même dénotation - Le représentant et le représenté n'ont pas la même dénotation mais possèdent une certaine affinité sémantique - Le représentant est une forme susceptible de concrétiser ce qui est signifié par le représenté - Le représentant exprime une notion classificatrice de ce qui est signifié par le représenté - Le représentant est l'expression générique de ce qui est représenté - relation d'hyponymie entre le représentant et le représenté ● **Corrélation** - Identification - Différenciation ● **Quantification** - Fréquence ● **Temps** - Ordre chronologique des événements - Simultanéité des actions - Succession des actions - Présent historique - Passé simple ● **Espace** - Connecteurs spatiaux rétrospectifs - Connecteurs spatiaux prospectifs - Discours et connecteurs discursifs ● **Énonciation** - Langage citant juxtaposé au langage cité dans une UT - Résumé avec citation - Langage du locuteur juxtaposé au langage intérieur du héros - Article défini - Répétition du lexique - Répétition d'un même terme - Répétition d'un terme avec changement de sa nature (partie du discours) - Reprise par un hyperonyme - Reprise par un hyponyme ● **Parallélisme syntaxique** - Structure télescopique - Ordre des mots - Présupposition et implication - Coordination - Connecteurs d'opposition totale - Connecteurs de concession - Collecteurs de compensation - Connecteurs de précision - Adjonction - Adjonctives en termes isolé - Adjonctives à conjonction de coordination - Adjonctives à conjonction de subordination - Coordination adjonctive -

### **Deuxième chapitre : la conversation**

Aspect socio-logico-pragmatiques de la conversation - Stock linguistique et culturel commun - Communication phatique - Articulateurs logiques - Notion de relevance - Implications conversationnelles - Analyse structurale de la conversation ; les unités communicatives - Tours de parole - Actes linguistiques et actes non-linguistiques - Formes linguistiques des actes verbaux - Recherche des unités linguistiques - Segment - Syntaxe des segments - Echange - Syntaxe des échanges - Transactions - Syntaxe des transactions - Transactions et conversation -

**Troisième chapitre : la narration**

● **Communication narrative** - Narration incluse (enchâssée) - Narration indépendante ●  
**Démarche épistémologique** - Récit minimal - Poétique de la narration - Unités du récit - Motifs primaires - Motifs secondaires - Syntaxe du récit - ●**Analyse d'un Conte** -

**Quatrième chapitre : Les graphes dans l'étude du texte**

Répétition du lexique - Les graphes et leur application en Grammaire du texte – Définitions - La cohérence du texte du point de vue graphique - La composition française - La contraction de texte - La réduction des graphes - Le texte à trous - Les plus grands porteurs d'information - Le recours au métalangage-

**Cinquième chapitre : Grammaire de texte et Enseignement du FLE**

Une typologie des textes

**Bibliographie**

## Introduction

### Préambule

J'ai emprunté, pour réaliser cette étude, de nombreux résultats de recherches publiés par des auteurs français, russes, anglo-saxons, allemands, vietnamiens...dans différents ouvrages et revues scientifiques. J'ai apporté aussi ma part de réflexion personnelle sur tous les problèmes traités. Mon ambition, très modeste mais aussi résolument déterminée, est de contribuer à la rénovation de l'enseignement du français dans notre pays, le Vietnam, que ce soit à l'École primaire, au Collège, au Lycée ou à l'Université. La grammaire de texte (désormais GT) n'est évidemment pas un problème entièrement neuf en 2013, c'est certain, mais l'ancienneté n'étant pas une garantie d'assimilation parfaite, je fais l'hypothèse raisonnable qu'un rafraîchissement des idées reste toujours d'actualité pour mes collègues en activité et pour tous leurs élèves ou étudiants.

### Aperçu général

Avant les années cinquante, l'intérêt des linguistes était essentiellement centré sur l'étude de *la phrase* et de ses éléments constitutifs dans toutes les langues considérées alors comme des systèmes clos. La question du sens était donc réduite aux considérations minimalistes nécessaires à la définition des fonctions grammaticales des unités concaténées dans les limites de la phrase. On travaillait sur des énoncés en laissant généralement de côté, du moins dans l'enseignement scolaire, la question de l'énonciation, c'est-à-dire cette énorme part prise par le sujet parlant dans sa participation orale ou écrite à un échange réel. Sans doute la question de l'affectivité au cœur du langage était-elle bien connue depuis Saussure, Bally et Benveniste (entre autres), mais la préoccupation didactique majeure était décidément ailleurs et il était d'usage de rejeter ou de minimiser tout le « suprasegmental » estimé non discret, donc non mesurable.

Les dernières décennies du XXème siècle ont été caractérisées par une attention particulièrement grandissante accordée : d'abord aux unités supérieures à la phrase dites unités transphrastiques (désormais UT), puis aux textes eux-mêmes. Le phénomène est d'ailleurs fort compréhensible, étant donné la nécessité impérieuse, dans toutes les recherches scientifiques sur le langage, de dépasser le cadre de la langue pour entrer dans le domaine du discours. On a ainsi commencé par considérer le texte comme un ensemble d'unités transphrastiques dont chacune, à son tour, serait organisée d'une certaine manière à partir de phrases simples ou complexes. À la différence de la phrase réduite très arbitrairement à une unité de la langue, l'UT appartient au discours et connut des lois propres aussi bien pour sa composition que pour son comportement syntaxique. Mais on s'aperçut très vite aussi que le texte ne saurait être un simple ensemble de phrases ou d'UT. Il fut alors considéré à juste titre comme une entité autonome, un

signe linguistique plus ou moins complexe, d'une nature particulière dont l'étude devait partir de lui-même sans recourir à aucune unité intermédiaire. On compte toujours quatre principales tendances dans l'approche textuelle :

I. *La linguistique du texte proprement dit* qui se présente sous les deux aspects suivants :

- étude structurale se proposant de découvrir tous les moyens formels servant à réunir des éléments linguistiques ou langagiers (phrase, intonation, UT...) en texte et à présenter l'organisation syntaxique à l'intérieur du texte.

- étude sémantique se proposant de découvrir le sens global du texte à partir d'indices formels et énonciatifs internes ou externes au texte.

II. *La théorie du récit ou narratologie*, dans laquelle on se propose de découvrir les principes de la construction de textes de différents genres et de les analyser du point de vue de leur logique narrative. Par exemple, bon nombre d'ouvrages existent sur l'étude des contes populaires, des récits mythiques, des histoires drôles...

III. *La sémiologie textuelle* destinée à l'étude des figures textuelles symboliques concernant les significations profondes. On appelle cette tendance « sémantique de deuxième génération », tandis que la « sémantique de première génération » concerne les signes isolés du langage (mot ou syntagme).

IV. *La sémio-linguistique du texte* qui vise à étudier le texte de façon intégrale. Cette approche est caractérisée avant tout par la fusion de nombreuses sciences apparentées à l'étude du langage, à savoir la sémiotique, la psychologie du cognitivisme, la sociologie, la culturologie... En d'autres termes, l'approche sémio-linguistique d'un texte demande de le placer dans le contexte des problèmes vivants et complexes de la société humaine et non de l'isoler de toute activité sociale.

Nous nous sommes fixé pour but de rassembler autant que possible les réflexions encore dispersées sur la grammaire de texte du français avec pour objectif didactique de faire prévaloir la linguistique du texte dans l'enseignement du français.

## **Langue et Parole**

La dichotomie langue-parole avancée par Ferdinand de Saussure au début du 20<sup>e</sup> siècle reste toujours actuelle et continue de générer de nombreuses conceptions théoriques complexes. Tout le monde s'accorde sur le fait que la dichotomie est nécessaire et que, bon gré mal gré, on doit avoir affaire à elle du moment qu'il s'agit de mener une recherche sur le langage humain. Pourtant, comprendre à fond la distinction langue-parole n'est pas du tout chose aisée.

D'après Saussure, la langue est un système de signes formant un vaste réseau dont chaque partie est reliée à d'autres par un ensemble de règles immanentes tandis que la parole est le résultat d'une énonciation, c'est-à-dire la production langagière d'un ou de plusieurs locuteurs dans des conditions spatio-temporelles définies. Par exemple, quand on parle français, on doit se servir, le plus souvent, sans qu'on y songe sérieusement au moment où l'on s'exprime, des règles de cette langue. Mais dans les productions langagières de chaque locuteur, il y a des manières de s'exprimer qui sont propres à ce dernier : intonation, choix des mots et des expressions, habitudes de communion phatique, constructions syntaxiques plus ou moins personnelles...

Donc, d'un côté, les règles de la langue formant système clos, et, de l'autre, les utilisations individuelles et diverses que chacun fait conformément d'actes de parole particuliers. Dans l'optique de l'école saussurienne, la langue est un code et la parole est représentée par les diverses manifestations de ce code, à savoir les messages.

Toutes les communications doivent se réaliser sur la base d'un code (d'une langue), mais se manifestent dans la parole. C'est ainsi qu'à la différence de Saussure, nous pensons que la parole n'est pas simplement un produit individuel désordonné mais un domaine où le social est nettement marqué et où la culture nationale se révèle dans toute sa plénitude.

La dichotomie langue-parole implique des vues différentes sur les unités linguistiques. D'une part, ce sont des unités de langue bien connues dans les études linguistiques consacrées aux grammaires traditionnelle, structurale et générativo-transformationnelle. D'autre part, on a des unités de parole (ou des unités de communication verbale), étudiées dans des travaux sur le discours, sur le récit et sur l'argumentation...

C'est justement une dichotomie de ce type qui nous intéresse, car, pour étudier le texte afin de découvrir des procédés utiles à l'enseignement des langues, il nous faut délimiter les unités de parole grâce non seulement à la théorie du discours, mais aussi aux apports de la psycholinguistique, de la sociolinguistique, et des autres sciences qui ont le langage pour objet d'étude.

### **Qu'est-ce qu'un texte ?**

Une des remarques les plus célèbres de F. de Saussure est : « *c'est le point de vue qui crée l'objet et non l'inverse* ». Nous croyons que cette remarque s'impose ici à propos du texte.

« *On ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non* ». Cette phrase de Paul Watzlawick n'est pas une boutade. Elle signifie que le silence même est un acte de communication, donc un texte, dans la mesure où l'on ne peut le traduire que par un texte interprétatif. En d'autres termes, tout est texte dès lors qu'on considère que nous communiquons toujours et de toutes les façons (onomatopées, mots isolés, graffitis sur un mur, affiches, mimiques, gestes etc.). Mais pour les besoins de notre exposé, nous resterons ici dans le domaine classique et nous

considérerons arbitrairement que chaque individu communique par texte (au sens linguistique du terme) et non par phrases isolées. Le point de départ de la GT que nous proposerons ici sera donc la recherche des unités de parole et de leur organisation syntaxique et sémantique.

Si, pour la linguistique de la langue, la phrase est considérée comme l'unité supérieure de la syntaxe subdivisée en sujet et prédicat (ou en SN = syntagme nominal et SV= syntagme verbal), la linguistique de la parole part de l'énoncé minimal de la communication, à savoir un « énoncé » subdivisé en *thème* et en *rhème*.

Exemple : dans *Ton Père fait de la bicyclette* :

- le thème est ce qui est connu par les participants, donc *Ton Père*
- le rhème (ou propos) est l'information nouvelle apportée : *fait de la bicyclette*

Au point de vue formel, un énoncé correspond quelquefois à une phrase, mais il s'agit de deux niveaux différents, rarement commensurables. Le noyau de l'énoncé étant le *rhème*, un mot peut donc constituer à lui seul un énoncé.

Exemple : *Bonjour ! Salut ! Imbécile ! Bof !*

Nous nous trouvons dès lors au carrefour de deux orientations différentes dans l'étude du texte. La première considère le texte comme un ensemble organisé d'éléments constitutifs, à savoir les énoncés et les UT. En ce sens, le texte peut se réduire à un seul énoncé ou, à la limite, à un seul mot, placé dans des situations d'énonciation définies (locuteur, allocutaire, mentalité, conditions spatio-temporelles...).

Rappelons, par exemple, les lettres laconiques échangées par deux seigneurs à propos d'une invitation à la chasse, chacune ne contenant qu'un seul mot : la première « *Quand ?* » et la seconde « *Demain* ». Tout proverbe, dicton, slogan ou mot d'ordre peut constituer à lui seul un texte.

L'étude de la parole révèle que la phrase isolée, même indépendante, doit son sens au contexte. Pour devenir un énoncé, elle doit faire partie d'un ensemble de produits langagiers appelé U.T qui s'organise sur la base de *connecteurs textuels* : conjonctions, substituts, coordinations....unités ne ressemblant en rien aux appellations traditionnelles réservées aux textes écrits : chapitre, paragraphe, alinéa...qui ne sont que des créations subjectives de leurs auteurs.

La seconde orientation considère le texte comme un tout indivisible : le signe linguistique qui possède, comme les autres signes, ses deux faces inséparables, le *signifiant* ou *récit* et le *signifié* ou l'histoire.

- L'étude du récit portera sur le signifiant du texte, c'est-à-dire sur l'organisation phonique et syntaxique, sur les manifestations sonores et les unités minimales (morphèmes ou tagmèmes);
- l'étude de l'histoire portera sur le signifié du texte, c'est-à-dire sur son intention communicative, sur sa valeur morale et sur ses effets pragmatiques.

Il en résulte que les critères utilisables pour faire la typologie des textes sont très nombreux et varient d'un point de vue à un autre. Il y en a qui s'appuient seulement sur le côté signifiant du texte, et d'autres sur son côté signifié. Emile Benveniste s'est basé sur les rapports dans le schéma de la communication pour classer les textes en discours directs, discours indirects (ou rapportés), énoncés sans locuteur, récits (ou histoires). Mais en nous fondant sur le signifiant seul, nous pouvons citer ces catégories de textes :

- Texte constitué d'un seul mot.
- Texte constitué d'un seul énoncé correspondant formellement à une seule phrase (proverbe, dicton, slogan...).
- Texte fermé (poème classique, sentence parallèle, modèle de lettre...).
- Texte ouvert (roman, description, rapport, épopée...).
- Texte cyclique (dont le motif principal se répète comme une vis sans fin).

Nous nous bornerons, dans ce travail sur l'introduction à la linguistique de texte du français, à examiner trois types de textes : le texte écrit (du genre extrait de roman ou article de journal), le récit et la conversation.

## Premier Chapitre

### L'Analyse structurale du Texte, les unités supérieures à la phrase

La phrase prise dans un sens nouveau, désormais phrase-énoncé constituée d'un thème et d'un rhème, sera considérée ici comme unité minimale de communication.

Comme nous l'avons déjà dit *supra*, la linguistique de la langue limitait son objet d'étude à la phrase. Bloomfield, le chef de file du structuralisme américain, a développé de façon claire et concise ce point de vue en ces termes :

« *A sentence is an independent linguistic form, not included by virtue of any grammatical construction in any larger linguistic form* ». « *How are you ? It's a fine day. Are you going to play tennis this afternoon ?* Whatever practical connexion there may be between these three forms, there is no grammatical arrangement uniting them into one larger form: the utterance consists of three sentences. The sentence is the largest unit of grammatical description.... ».

(« Une phrase est une forme linguistique indépendante, non incluse en vertu d'une construction grammaticale dans une forme linguistique plus large ». « Comment allez-vous? C'est un beau jour. Allez-vous jouer au tennis cet après-midi? » Quelle que soit la connexion pratique qu'il peut y avoir entre ces trois formes, il n'existe pas d'accord grammatical les unissant dans une forme plus large: l'énoncé se compose de trois phrases. La phrase est la plus grande unité de description grammaticale ....).

Le point de vue de Bloomfield est exact dans la mesure où l'on exclut le sens de toute étude linguistique (comme il l'a fait souvent). Grammaticalement parlant, rien n'empêche de mettre n'importe quoi après « *How are you ?* » (« Comment allez-vous ? ») au lieu de « *It's a fine day* » (« il fait beau »). Par exemple, on pourrait mettre « *Were you at the meeting this morning?* » (« Êtes-vous allé au meeting ce matin? ») . Mais il serait aberrant, voire même impossible - sauf dans les pièces de Ionesco, par exemple, où l'absurdité est un ressort comique très prisé au théâtre - d'avoir la disposition suivante : « *How are you ? America is a bad country. My wife is reading an interesting novel in her room* ». (« Comment allez-vous? L'Amérique est un méchant pays. Ma femme lit une nouvelle intéressante dans sa chambre »).

Tout le monde s'accordera donc pour dire qu'une phrase, même indépendante, doit son vrai sens au contexte et qu'il doit y avoir une certaine cohésion dans un ensemble de phrases. Cette cohésion se présente sous des aspects structuraux et, quand il s'agit d'une cohésion sémantique, on a affaire à la cohérence textuelle. La cohésion du texte dans la perspective structurale est due au fait que des groupes de phrases se forment à l'intérieur du texte en unités transphrastiques grâce à un jeu de connecteurs syntaxiques et lexicaux (conjonctions, substituts, hyperonymes...). Dans la perspective sémantique, la cohérence du texte est due aux connecteurs thématiques (progression thématique, présupposition, implication logique, situation d'énonciation...).



Revenons aux phrases de Bloomfield citées plus haut. La seconde, « It's a fine day » est liée à la première « How are you ? » par un opérateur de communion phatique, en ce sens que les gens d'un certain âge, à leur première rencontre du jour, échangent par habitude des propos sur le temps qu'il fait. Le lien entre la deuxième « It's a fine day » et la troisième « Are you going to play tennis this afternoon ? » (« Est-ce que vous allez jouer au tennis cet après-midi ? ») est assuré par un connecteur sémantique d'implication logique.

Il fait beau -----il fait un temps propice aux jeux et distractions.  
(ce qui est posé) (ce qui est impliqué)

La troisième phrase vient s'accrocher à l'impliqué de la deuxième et non à la deuxième elle-même. Les éléments formateurs de l'unité transphrastique, qui est l'unité du discours, sont dégagés du texte essentiellement en raison de leur valeur sémantique, mais ils possèdent également des marques, le plus souvent difficilement décelables, de leur structuration.

L'analyse d'un texte en unités transphrastiques s'appuie sur des structures grammaticales et des procédés lexicaux mis à sa disposition par le code linguistique. On peut trouver parmi ces procédés grammaticaux et lexicaux la juxtaposition, l'adjonction, le parallélisme syntaxique, les structures télescopiques, l'emploi anaphorique et cataphorique des substituts grammaticaux et lexicaux, les déictiques, l'article défini, la répétition du lexique...

Mais il faut bien remarquer que les contours de l'UT sont parfois assez flous, parce que celle-ci possède de multiples caractéristiques. On peut pourtant tenir pour établi que chaque UT renferme une proposition-énoncé indépendante à laquelle se joignent d'autres constructions grammaticales.

### ● Juxtaposition ou asyndète

C'est un procédé syntaxique qui consiste à unir deux ou plusieurs propositions-énoncés pour former une UT correspondant à une communication sans avoir recours à aucun autre moyen formel de liaison que les signes de ponctuation, la représentation, la déduction sémantique et la répétition du lexique. Dans une UT, les phrases à juxtaposition perdent leur indépendance communicative. Elles sont grammaticalement proches de celles de la coordination dont la structure est conditionnée par un équilibre syntaxique et sémantique ainsi que par un identique schéma d'intonation des parties coordonnées.

Les parties formant l'UT à juxtaposition sont reliées les unes aux autres au même niveau pour exprimer :

- l'idée de suite (antéposition ou postposition)
- la simultanéité.
- la comparaison ou l'opposition.
- l'homogénéité des événements.

Il doit y avoir des termes communs aux composantes d'une UT et cette communauté de termes est considérée comme le trait structural caractéristique des unités à juxtaposition.

### ● Représentation

Dans une UT à juxtaposition, les phrases indépendantes sont reliées les unes aux autres le plus souvent par des connecteurs de représentation qui sous-tendent le rapport représenté-représentant.

#### Le représentant et le représenté ont la même dénotation

Dans ce cas, le représentant doit appartenir à l'une des classes suivantes : pronom personnel, pronom démonstratif, pronom possessif, adjectif numéral ordinal.

##### Exemples

*Le papa du petit Ferdinand est ouvrier emballeur. Il travaille rue des Ebenos, où la maman mène parfois les petits. On le voit clouer des caisses sur le trottoir devant la boutique de son patron. (L'Île rose- Ch. Vildrac).*

*Souvent le nom d'un saint a servi à désigner une localité. Celle-ci, à son tour, a pu donner son nom à une spécialité quelconque. (Doppagne - Les trois aspects du français contemporain).*

*Un beau jour de printemps comme celui-ci, Mme Prêtre n'avait quitté son fauteuil, de dix heures du matin à sept heures du soir, que deux fois. La première, vers midi pour aller finir un ragoût de mouton de la veille ; la seconde, vers trois heures, pour aller surveiller le docteur Fischer qui téléphonait de la loge et qu'elle soupçonnait de tricher sur les communications. Elle avait donc pu vérifier en paix toutes les allées et venues des locataires. (L'Empire céleste- Maillet-Joris).*

#### Le représenté et le représentant n'ont pas la même dénotation mais possèdent une certaine affinité sémantique

Le représentant n'appartient pas à la même partie du discours que le représenté.

##### Exemples

*L'économie française dépend pour une grande partie de l'exportation. Cette dépendance semble persister et pose pas mal de problèmes aux responsables du pays.*

*Dans toutes les sociétés, les moeurs, les coutumes évoluent. Le combat se révèle multiple et c'est une visite à ces différents fronts que l'on vous propose ici.*

**Le représentant est une forme susceptible de concrétiser ce qui est signifié par le représenté**

Actuellement on constate l'expansion de *trois dispositions poétiques* en France et dans plusieurs autres pays :

- (1) *les vers libres* (la rime persiste)
- (2) *les vers libérés* (la rime disparaît)
- (3) *le verset* (une forme poétique sans rime composée de phrases longues constituant des paragraphes).

**Le représentant exprime une notion classificatrice de ce qui est signifié par le représenté**

*Exemple*

*Nous devrions disposer d'un dictionnaire sur fiches, d'une discothèque où les enregistrements les plus variés seraient conservés. Tous ces documents devraient pouvoir être consultés par tous les chercheurs intéressés, français et étrangers. (Sauvageot).*

**Le représentant est l'expression générique de ce qui est représenté**

*Exemple*

*La langue populaire et la littérature qui la reflète constituent une réserve étonnante de vie où viennent puiser la langue moyenne ou bourgeoise et la langue officielle. **Le phénomène** est ancien dans la littérature française, mais l'élan du XVIe siècle avait été brisé par les restrictions du classicisme. (Doppagne).*

**L'expression générique vient d'une liste assez longue de mots dont voici les plus usités :**

- processus, évolution, analogie, développement, tendance, emploi, modification, manifestation, phénomène.
- raison, motif, cause, condition, facteur, rapport, relation, dépendance.
- résultat, constatation, affirmation, conclusion, preuve, problème, idée, pensée, produit.
- remarque, observation, précision, explication, analyse, étude, fait, procédé, interprétation, transformation, principe, doctrine, théorie, pratique, détail, refus, répugnance, amour, sentiment, malheur, bonheur, joie, passion.
- travail, oeuvre, ouvrage, action, geste, mouvement, affaire, situation, scène, spectacle, cas, occasion, point, circonstance, condition.
- volonté, désir, ordre.
- chose, truc, machin...

### Exemples

Antoine est admis à l'écrit, mais il est recalé à l'oral : il a séché sur des questions de géographie et d'histoire qui ne l'intéressent pas. **Après cet échec**, il hésite à choisir sa vie. (Migeot – A. de Saint-Exupéry).

On a trop demandé à ce pauvre instituteur : être tour à tour conseiller culturel et responsable de l'éducation de la commune, défenseur de la langue française, secrétaire de la mairie, bref bonne à tout faire. **La conséquence** est inévitable : il est surmené et les parents d'élèves ne sont pas satisfaits de son travail à l'école.

### Relation d'hyponymie entre le représentant et le représenté

oiseau-----animal  
ouvrier-----homme  
instituteur-----enseignant

### Exemple

Le papa du petit Ferdinand est ouvrier emballer. C'est un **homme** maigre et blond, aux moustaches tombantes, un peu voûté. (Ch. Vildrac).

### ● Corrélation

Les phrases indépendantes qui composent une UT peuvent se relier les unes aux autres par un ensemble discret de termes corrélatifs. L'énumération est un acte de langage qui se manifeste sous diverses formes de corrélation :

- d'abord....puis.....ensuite.....enfin.....
- premièrement.....deuxièmement.....dernière-ment.....
- en premier lieu.....en second lieu.....en dernier lieu.....
- primo.....secundo.....tertio.....
- d'une part.....d'autre part.....
- d'un côté.....de l'autre.....
- ici.....là.....là-bas.....

### Exemples

Énumérons maintenant nos serfs : **D'abord** le père Perrault. (Le titre de père, en Craonnais, est obligatoirement accolé au nom des hommes, même célibataires, qui ont dépassé la quarantaine et n'ont pas droit, de naissance, à s'entendre appeler « monsieur ». Il est officiellement employé en chaire). Les contes de Perrault, entendez : ses histoires de chasse, ou plutôt de braconnage, sont une des rares choses qui aient enchanté mon enfance. Perrault était jardinier, garde-chasse

et propriétaire d'une épicerie dans le bourg de Salodot. **Ensuite**, la tribu des Barbelivion. Jean, le père, le dernier Gaulois, tenancier de la ferme annexe ; la mère Bertine, championne du battoir et du pilon à beurre (on fait le beurre, en Craonnais, dans une haute jarre, où tombe et retombe inlassablement un genre de piston.) ; Bertinette, la fille, qui avait le cou tordu par une facétie des tendons ; le gars Jean, dit Petit-Jean, dénicheur. **Puis**, les Huault, tenanciers de la vergeraie, accablés de filles dont l'une ne me sera pas cruelle ; les Argier, tenanciers de la Bertonnaire, grands amateurs de nos carpes, secrètement raflés de nuit dans nos étangs à la bêche ou au tramail. **Enfin**, Jeannie, avec qui s'en est allé le secret du fromage ... , le père Simon, son homme, poussant dans les fesses quatre vaches pie , le curé Létandard, les vicaires, le marchand de peaux de lapins et trois cent paysans qui allaient régulièrement à la messe du dimanche, trois cent paysans pour nous anonymes comme les corbeaux, mais qui, eux, nous connaissaient bien et nous gratifiaient au passage d'obséquieux « Bonjour, mon petit Monsieur ». (Hervé Bazin - Vipère au poing).

La longueur du passage est pleine de signification. Tant que les corrélatifs ne sont pas tous mentionnés, l'UT s'allonge et cela jusqu'au dernier terme d'une corrélation. Une UT plus restreinte sera composée des mêmes termes que dans l'exemple ci-dessus.

Il va **d'abord** faire ses courses au Casino. **Puis** il passe chez les Mercier pour prendre une tasse de café avec eux. **Ensuite**, à dix heures, il se présente à son bureau. Et là, comme il n'a rien à faire, il se met **enfin** à remplir des mots croisés.

### Identification

Les idées contenues dans les composantes d'une UT peuvent être liées les unes aux autres par des connecteurs syntaxiques dits connecteurs identificateurs et exprimées au moyen des adjectifs « même », « pareil », « analogue », « semblable », « commun », ....qui entrent chacun dans des syntagmes nominaux dont le noyau a été évoqué antérieurement.

#### Exemples

La plupart des pays africains traversent maintenant une période difficile, surtout dans le domaine économique. **La même situation** caractérise les autres pays du tiers monde.

Il ne saurait être question d'expliquer ici dans quelles conditions la France a peu à peu perdu toutes ses anciennes colonies après la guerre. On constate **une évolution semblable** pour l'Angleterre et pour les autres Empires.

Dans de nombreux pays sous-développés, la faim a été enfin battue grâce aux succès merveilleux de la révolution verte. **Un résultat analogue** pourrait être obtenu en ce qui concerne le combat contre la mortalité infantine ou l'analphabétisme.

## Différenciation

Les composantes d'une UT sont mises en confrontation les unes avec les autres non seulement par leur ressemblance ou par leur identification d'idées, mais aussi par leur dissemblance ou par leur différenciation. Les connecteurs différenciateurs sont exprimés au moyen des adjectifs : « autre », « différent » qui connaissent la même distribution que les adjectifs d'identification.

### Exemples

*La principale difficulté provient de la crise énergétique. **Un autre problème** est créé par une forte baisse du franc par rapport à la position renforcée du dollar.*

*La langue française a été façonnée par des élites sociales réduites en nombre, mais qui exerçaient le commandement et décidaient des destins du pays. **Un autre facteur** est intervenu dans le même sens, le prestige exercé incontestablement sur l'ensemble du corps national par les élites intellectuelles : professions libérales, universitaires, savants et surtout écrivains.*

*Pour les promoteurs immobiliers, l'essentiel est de construire davantage de tours n'importe où et n'importe comment. **Un problème d'ordre tout à fait différent** se pose aux habitants de la ville : des logements plus humains et une vie plus saine, plus proche de la nature.*

## ● Quantification

Nous avons dans ce cas des connecteurs quantificateurs qui sont exprimés au moyen :

- d'adverbes de quantité : *beaucoup, peu, bien peu...*
- de pronoms indéfinis : *plusieurs, certains, quelques-uns, beaucoup....*
- d'adjectifs qualificatifs : *nombreux, innombrable, multiples (au pluriel)...*
- de groupes du nom marquant la quantité : *la plupart, la majorité, une minorité, une partie, une série, un ensemble...*

Ceux-ci s'emploient en général comme déterminants :

- d'un syntagme nominal,
- de groupes nominaux contenant le mot « nombre » : *nombre, un certain nombre, un bon nombre, un petit (grand) nombre, un nombre réduit (infini, restreint, limité...)*

### Exemples

*Aujourd'hui, de la Méditerranée aux Alpes, le temps sera très nuageux et passagèrement pluvieux. Quelques éclaircies pourront se développer l'après-midi. Les températures resteront douces pour la saison, les vents faibles. Risque d'avalanches, en particulier dans les Alpes. (Humanité).*

*Chaque année, depuis 1880, quand arrivent les derniers jours de mai, le peuple de Paris et de sa banlieue se rassemble pour rendre hommage aux héros de la Commune dont le souvenir est gardé précieusement dans le cœur de la classe ouvrière depuis plus d'un siècle. Samedi encore, **plusieurs***

*personnes ont participé à la lente montée au Mur des Fédérés. (Humanité).*

*On peut rapprocher des interjections **un certain nombre** d'onomatopées descriptives : tic tac ! cric crac ! ding dong ! **Beaucoup** appartiennent au langage enfantin : miaou ! teuf teuf ! **D'autres** accompagnent la mimique des gens à l'imagination vive... (Grammaire Larousse).*

### Fréquence

Les connecteurs de fréquence sont formellement exprimés par des adverbes :

*parfois, quelquefois, souvent, toujours, constamment, rarement...*

ou des syntagmes adverbiaux dont les termes cités plus haut constituent les noyaux :

*presque toujours, assez rarement, très souvent, le plus souvent...*

Dans une UT ces connecteurs apparaissent le plus souvent comme membres actualisés de l'énoncé avec une intonation particulière. Ils se distinguent ainsi des adverbes employés dans les phrases constituantes et qui ne sont pas actualisés.

### Exemples

*Marie-Claire et moi, nous étions heureuses de quitter la ville une journée entière. Nous aimions nos dimanches. **Le plus souvent**, un tramway nous conduisait seulement dans la banlieue...*

*Lorsque j'avais congé, j'allais à Paris chez mon oncle. Je le trouvais toujours dans son atelier où il peignait sans cesse : mon oncle était peintre. Ma tante, assise dans son coin, lisait ou tricotait. **Quelquefois** l'artiste me prenait comme modèle et j'aimais rester longtemps sous son regard, pendant que mon image naissait peu à peu sur sa toile...*

*...A quatorze ans, lire « Le Grand Meaulnes ». A quinze, « l'Ingénu », « Candide » et « Madame Bovary ». A seize, « Les liaisons dangereuses » et « Sous le soleil de Satan ». **Parfois**, il découvrait un livre trop tard. « Le bal du comte d'Orgel » par exemple. A son avis, c'est à douze ans qu'il aurait dû le lire. Il se désolait, le feuilletait avec l'impression de perdre son temps. **Souvent aussi**, ils transportaient leurs livres et une couverture sur une longue pelouse en pente qui s'étendait devant la maison. (F. Marceau-Bergère légère).*

*L'imparfait implique ainsi uniquement une référence à une élocution située dans le passé mais il ne renseigne pas sur l'événement auquel il fait allusion, ou plus précisément, il ne le situe pas dans son temps propre, mais exclusivement dans le temps du récit ou de l'élocution. **C'est très rarement** que le locuteur s'arrache à cet automatisme pour émettre des énonciations du type : J'ai appris qu'il est malade... (Savageot).*

## ● Temps

Les connecteurs temporels servent à former des UT dont la cohérence est due à :

- l'ordre chronologique des événements relatés.
- la simultanéité des actions.
- la succession des actions.

### Ordre chronologique des événements

Les connecteurs chronologiques prennent généralement les formes suivantes :

*aujourd'hui, de nos jours, actuellement, maintenant, à l'heure actuelle, dans l'état actuel des choses, à présent...*

*autrefois, auparavant, dans le passé, au seizième siècle, jusqu'à une date récente.....A l'avenir, dans quelques années...*

#### Exemples

**Autrefois**, le bien-parler était diffusé par les orateurs, les acteurs dramatiques, les enseignants. Les uns et les autres avaient reçu ou s'étaient donné une éducation phonique. Il n'en est plus de même **aujourd'hui**. Le premier venu s'arroge le droit de parler en public sans s'être soumis à la moindre préparation. (Sauvageot).

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, « en » (latin « in ») a rempli tous les emplois de « dans ». Il ne reste plus, des différentes combinaisons que formait la préposition « en » avec l'article, que la particule « ès » (en les) dans les formules : bachelier ès lettres, docteur ès lettres. **Actuellement**, « en » n'est plus employé devant un nom que précède l'article défini. (Grammaire Larousse).

### Simultanéité des actions

Pour un texte portant sur la description (ou la relation) des actions, des états d'âme ou des aspects statiques des choses, la simultanéité servira par excellence de critère pour délimiter les UT. Le français offre ici une possibilité bien connue : l'emploi de l'imparfait quand il s'agit de la description du fond des problèmes. L'expérience vécue des sujets parlants francophones montre que chaque fois qu'on saute de l'imparfait à un autre temps, au passé composé par exemple, on change d'attitude à l'égard de l'objet. Autrement dit, on passe du statique au dynamique.

#### Exemples

*La peinture d'un portrait :*

*J'étais accroupi sur mon lit et Salamine s'était assis sur une chaise devant la table. Il me faisait face et il avait ses deux mains sur les genoux. Il avait gardé son vieux feutre. Il mâchonnait des bouts de phrase sous sa moustache jaune. Il m'ennuyait un peu. (Camus).*



*La description des notions de fond pour préparer des actions de surface (actions de premier plan).*

*L'autocar trépidait, ça battait, ça tapait sous les pieds, le plancher brûlait, il lui semblait que ses semelles se fendillaient, le gros coeur lâche de Pierre battait, tapait, tapait contre les coussins tièdes, la vitre était brûlante et pourtant il se sentait glacé, il pensait : « Ça commence » (Sartre).*

*L'homme s'en allait là-dessus, comme un oiseau. Il était vêtu de façon légère et dégagée. Il ouvrait ses grandes jambes. Il les refermait. Il balançait ses bâtons. Il penchait son thorax à gauche, puis à droite...puis il plongeait comme s'il s'enfonçait dans la neige : il disparaissait puis il surgissait plus loin, les bras relevés, lancés tout droit, à pleine poitrine ; il se penchait en avant, il s'accroupissait, il sautait et il reprenait sa glissade. Il volait à ras de terre comme une hirondelle aplatie par l'orage. (Giono).*

### **Succession des actions**

Si l'imparfait, on l'a vu, est un temps qui marque par excellence la simultanéité des actions et par là même constitue un connecteur temporel du texte, le passé simple (ou quelquefois le présent dit historique), est le temps verbal qui convient le plus à la description des actions successives de surface dans une narration.

### **Présent historique**

#### *Exemple*

*Elle acquiesce, elle sourit de son sourire crispé...enfin elle se décide, ses yeux courent comme traqués, elle se tortille plus fort, elle me tend le bout de ses doigts durs, sa voix se fait toute mince, presque étranglée. (Sarraut).*

### **Passé simple**

#### *Exemples*

*Elle remonta, remit du bois sur le feu, rouvrit sa Bible. Vers trois heures du matin, au milieu du silence profond, elle entendit frapper du poing à la porte de la rue. Elle se dressa. (Heriat).*

*Elle fit un crochet, rentra chez elle, s'enferma dans sa chambre et, fléchissant enfin, s'assit, les yeux fixés devant elle, regardant sa vie, sa misère. (Plisnier).*

*Il avala d'un trait sa tasse de thé, saute d'un bond les six marches du perron, galopa comme un enfant sur la pelouse inclinée qui descendait vers la ville et l'usine, et ne reprit le pas qu'à dix mètres des établissements Guesnay et Lecourbe. (Mauvais).*

*Remarque 1* : On voit que dans les deux derniers exemples, la manière de conclure l'énumération des verbes par la conjonction « et » est une figure de la langue littéraire moins stylistique que syntaxique. Elle est en général très sollicitée par presque tous les auteurs de textes écrits.

*Elle reprit connaissance, me voua aux gémonies, annonça comme il était prévu qu'elle me déshéritait et congédia ma mère. (Heriat).*

*Remarque 2* : Les connecteurs de simultanéité et ceux de succession que nous avons vus dans la manifestation de l'imparfait et du passé simple (ou du passé composé ou du présent historique) nous permettent de faire l'opposition entre un premier plan (plan de surface) et un arrière-plan (plan de fond). Mais il serait faux de croire que chaque plan constituerait à lui seul une UT. En effet, les exemples donnés plus haut ne sont que des cas extrêmes, car en pratique, les deux plans s'enchevêtrent dans une seule UT. « Les formes imperfectives se groupent autour des formes perfectives pour leur servir de base d'incidence, et chaque ensemble (formes perfectives et formes imperfectives associées) constitue donc une unité textuelle cohérente à l'intérieur d'une totalité narrative plus vaste », (cf. D. Maingueneau in « Approche de l'énonciation en linguistique française »).

#### *Exemples*

*Il planta ses bâtons dans la neige. Il n'avait pas de gants. Son sang était assez chaud. Il ne sentait le froid que longtemps après les autres. Il regarda. Il était seul. Il ne mettait pas de masque de soie. Il pouvait regarder en plein soleil. (Giono).*

*Tu sais, hier après-midi il fallait que j'aille chez Monique. Il ne faisait pas bien beau, mais je suis parti quand même à pied. A peu près à dix minutes de chez elle il s'est mis à dégringoler une averse terrible ; la rue était complètement couverte et tout le monde avait dû se mettre à l'abri. J'avais jamais vu ça. Eh bien ! Tu me croiras si tu veux, il m'a fallu une demi-heure avant de pouvoir repartir. Finalement quand je suis arrivé, elle était pas là et je m'étais fatigué pour rien... (Discours authentique recueilli par D. Maingueneau).*

#### ● Espace

Un des moyens de liaison pour les composantes d'une UT est la reprise ou l'anticipation, au milieu d'une composante, de ce qui se rapporte aux composantes précédentes ou suivantes. On trouve ainsi deux types de connecteurs spatiaux reconnus sous forme de mots et d'expressions relatifs à l'espace.

#### **Connecteurs spatiaux rétrospectifs**

*Voilà, là, dans le cas indiqué (examiné, cité, précité, mentionné...), le premier, ....le dernier, dans l'exemple précédent (ci-dessus, plus haut...)*

### Connecteurs spatiaux perspectifs

*dans ce qui suit, plus loin, ici, là, là-bas, voici, dans le problème suivant...*

#### Exemples

*Souvent aussi, ils transportaient leurs livres et une couverture sur la longue pelouse en pente qui s'étendait devant la maison. De là, on voyait toute la plaine et, **dans le fond**, Renaix, ses cheminées. (F. Marceau-Bergère légère).*

*La modalité représente un élément intrinsèque de l'acte même de la prédication. C'est qu'elle établit un rapport spécial entre le groupe du sujet et celui du prédicat. La teneur **du premier** est conçue comme parfaitement conforme à l'objet réel auquel on attribue telles ou telles propriétés. La teneur **du second**, par contre, revêt un caractère relatif, puisque l'objet en question peut posséder les propriétés que l'on cherche à lui attribuer. (Essai de grammaire théorique).*

### Discours et connecteurs discursifs

Ces connecteurs servent à présenter des thèmes ou des motifs contenus dans un texte écrit ou dans tous les échanges linguistiques. Chaque fois qu'un de ces connecteurs intervient, on passe d'un thème à un autre. C'est ainsi que se formera une nouvelle UT. Les expressions sous-tendant les connecteurs discursifs sont les suivantes :

**•Pour les connecteurs localisateurs (connecteurs qui situent l'origine ou le départ d'une idée ou d'un fait) :** *au point de vue de, du point de vue de, selon, d'après, suivant, conformément à, sur le plan de, au niveau de....*

#### Exemples

*Nous percevons les différences, et, grâce à cette perception, le monde « prend forme » devant nous et pour nous. Mais que signifie au juste- **sur le plan linguistique**- l'expression « percevoir des différences » ? (Greimas-Sémantique structurale).*

*Le gouvernement vietnamien vient d'autoriser la Compagnie générale du charbon VINACOAL à entreprendre une étude de faisabilité du projet de la Centrale thermique Cao Ngan, dans la province de Thai Nguyên. **Selon les responsables** de la Compagnie générale, le premier turbo-alternateur sera opérationnel en l'an 2001 et le second l'année suivante. (Le Courrier du Vietnam, février 1998).*

*Un contrat de réfection des ponts ferroviaires sur la ligne Hanoi-HCMV a été signé le 16 février entre le ministère des Transports et des Communications, l'Union des Chemins de fer et le comité de gestion des projets ferroviaires. **Selon les prévisions**, ce projet sera achevé à l'issue d'environ deux ans de travaux, en avril de l'an 2000. (Le Courrier du Vietnam, février 1998).*

•**Pour les connecteurs d'inclusion ou d'exclusion : exclusion** : *hormis, hors, sauf, en dehors de, excepté, à l'exception de, à l'exclusion de, à part, outre, à la différence de, non compris...*

**inclusion**: *en plus de, à côté de, y compris, ...*

#### Exemples

Depuis 1960, un système international d'unités a été établi pour faciliter les relations scientifiques entre les différents pays par la Conférence générale des poids et mesures. Il comprenait d'abord six unités de base : le mètre, le kilogramme, la seconde, l'ampère, le kelvin, et la candéla. En 1971 une septième unité de base a été adoptée-la mole. Toutes les autres unités, dites dérivées, se calculent à partir des sept précédentes. **En plus**, certaines longueurs sont calculées à l'aide d'unités spéciales, par exemple l'année-lumière pour les distances entre les astres. (Les mesures aujourd'hui, TP 11, p.97).

Dès la rentrée, les profs n'ont qu'un mot à la bouche : le bac, le bac et encore le bac. **En plus**, les parents s'y mettent aussi à la maison ! **A part ça**, c'est une rentrée comme les autres. Les programmes prolongent ceux de la première. Il n'y a que la philo qui soit vraiment une nouvelle matière. (Passe ton bac d'abord-TP 12, p. 10).

La langue dispose, pour l'expression des sentiments, de nombreux moyens indirects. Mais avant de parler de faits de syntaxe, disons un mot des faits de prononciation. **En dehors de l'accent normal** qui porte en français sur la dernière syllabe articulée, tout mot peut recevoir un accent d'intensité, de place, de hauteur, de durée, variables, d'origine affective... (Grammaire Larousse).

•**Pour les connecteurs d'incidence (isolateurs)** : *pour, quant à, en ce qui concerne, en ce qui touche, pour ce qui est de, s'agissant de, à propos de...*

Ces formes servent à faire la transition d'une idée à une autre dans un même développement logique d'une idée plus générale. Cette dernière serait, dans la plupart des cas, le contenu d'une UT.

#### Exemples

Si l'histoire de la Terre depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui devait être mesurée sur une échelle de douze heures, les premières formes de vie dans la mer auraient commencé vers 9 heures. La vie se serait installée sur terre à 10 h 45 et les animaux seraient apparus à 11 h 40. **Quant aux hommes**, ils seraient arrivés une fraction de seconde avant midi ! (La préhistoire-TP 11).

Commençons par la prononciation. Le français n'oppose à l'étranger qui veut l'apprendre qu'une seule difficulté : la prononciation des voyelles nasales. Encore peut-on fort bien se tirer d'affaire sans parvenir à réaliser parfaitement la prononciation dite « normale ». **Pour ce qui est des voyelles /y/ et /ø/** qui donnent du fil à retordre aux sujets de langue anglaise, aux Espagnols, aux Italiens, et autres Romains, elles existent dans beaucoup d'autres langues, et leur acquisition, même incomplète ne présente rien qui soit insurmontable. **Quant aux consonnes**, elles sont celles

*qui se rencontrent un peu partout, et elles ont le mérite de s'articuler avec beaucoup de voyelles. (Sauvageot).*

### ● Énonciation

Les connecteurs énonciatifs (ou modaux) servent à distinguer différents niveaux d'énonciation pour les composantes d'une UT : le langage citant, le langage cité (ou rapporté) et le langage intérieur. Autrement dit, ces composantes peuvent être un discours direct, un discours indirect, un discours indirect libre, une citation, une attitude du locuteur.

#### Langage citant juxtaposé au langage cité dans une UT

##### Exemples

*Et puis tout d'un coup, une petite idée un peu gaie lui traversa la tête. **Un Nègre, ça se voit de loin, ça ne doit pas être difficile à retrouver** ; et il reprit sa marche, il se sentait moins seul, il le cherchait des yeux et il pensait : « **Je vais lui payer un verre** ». (J. P. Sartre).*

*Remarque* : Dans l'UT ci-dessus, l'énoncé « *Un Nègre.....à retrouver* » est le langage direct du délocuteur (mais indirect libre de l'auteur) enchâssé dans le langage du locuteur, c'est-à-dire de l'auteur. Tandis que l'énoncé « *Je vais.....verre* » est le discours direct reproduit tel quel et attaché au verbe « pensait ».

*Il y a un mois, je l'ai rencontré par hasard...**Il était écoeuré, rien n'allait dans sa vie, on ne voulait plus lui faire confiance**...Je ne l'ai jamais vu si bas. (Discours authentique enregistré par D. Maingueneau).*

*La chambre était glacée. Janine sentait le froid la gagner en même temps que s'accélérait la fièvre. Elle respirait mal, son sang battait sans la réchauffer, une sorte de peur grandissait en elle. Elle se retournait, le vieux lit de fer craquait sous son poids. **Non, elle ne voulait pas être malade. Son mari dormait déjà, elle aussi devait dormir, il le fallait.***

*Les bruits étouffés de la ville parvenaient jusqu'à elle par la meurtrière. Les vieux phonographes des cafés maures nasillaient, portés par une rumeur de foule lente. **Il fallait dormir.** Mais elle comptait des tentes noires ; derrière ses paupières passaient des chameaux immobiles ; d'immenses solitudes tournoyaient en elle. **Oui, pourquoi était-elle venue ?** Elle s'endormit sur cette question. (A. Camus- La femme adultère).*

#### Résumé avec citation

C'est une sorte de discours rapporté. Mais si l'on en dégage sans difficulté un fragment du discours direct, signalé par la typographie (guillemets ou caractères italiques) et l'existence des incises, le reste est une forme assez floue qui ne relève ni du discours direct, ni du discours indirect, ni même du discours indirect libre.

Le « Quotidien du peuple » redoute la « corruption bourgeoise » pour les jeunes en contact avec l'étranger... L'oisiveté étant mère de tous les vices, le « Quotidien du peuple » constate le glissement de nombreux jeunes sur la vie de la délinquance et de la criminalité. Cela vient d'une part, dit-il, de ce que « la lutte de classe n'a pas cessé en Chine », d'autre part de « l'influence corruptrice des idées bourgeoises », accentuée par le développement des contacts avec l'étranger. Qu'y faire ? Appliquer la loi, certes, aux « trublions » et aux « meneurs ». Mais d'abord mettre l'accent sur l'éducation. « Nous devons laisser nos jeunes affronter la tempête », écrit le journal, « pour qu'ils établissent des contacts avec le monde extérieur....Mais cela ne signifie pas qu'il faut leur laisser libre cours dans ce domaine ». En bref, l'objectif est, grâce à un travail idéologique approprié, d'obtenir des jeunes qu'« ils luttent consciemment contre la corruption bourgeoise ». Une politique qui se bornerait à prononcer des interdits ne ferait que provoquer l'hostilité des jeunes. De même pour les « contacts normaux » entre garçons et filles, qu'on ne saurait prohiber sous prétexte que « quelques problèmes peuvent se présenter... ». (*Le Monde*, 20/6/1979).

### Langage du locuteur juxtaposé au langage intérieur du héros

Les phrases juxtaposées d'une UT établissent un lien direct entre l'auteur et le lecteur (entre le locuteur et l'allocutaire). Le héros s'y insère également dans le cas des phrases juxtaposées qui unissent le discours de l'auteur (le langage citant) et le langage intérieur du héros (le langage cité).

#### Exemples

*Il pensa : « Voilà une occasion d'observer ». Il avait découvert, quinze jours auparavant, qu'il ne savait pas observer, je suis poète, je n'analyse pas. Depuis, il se contraignait à dresser des inventaires, partout où il se pouvait. (J. P. Sartre).*

*Il prit sa mulette, referma la porte et descendit l'escalier. Ses larmes jaillirent sur le palier du troisième, il avait oublié d'emporter un mouchoir, il s'essuya les yeux avec sa manche, il renifla une fois ou deux, je ne suis pas un lâche. (J.P. Sartre).*

*Il était resté pieds nus sur le carrelage, il éternua, je vais prendre froid, l'interrupteur était près de la porte, il éteignit et gagna le lit à tâtons, il avait peur de marcher sur des bêtes, l'énorme araignée qui a des pattes comme des doigts d'homme et qui ressemble à une main coupée, la mygale ; s'il en avait une ici, s'il en avait une ?... (J. P. Sartre).*

### Article défini

L'article défini est un moyen sémantique qui signale les liens intérieurs réunissant les composantes d'une UT. Placé avant le Nom de la deuxième composante, il peut exprimer le rapport qui existe entre l'objet que désigne ce nom et le contexte antérieur. C'est ainsi que l'article réalise le lien logique et sémantique entre la deuxième composante et tout ce qui la précède.

*Exemples*

*Il y a de la lumière chez Camus. **Le patron** entassait des chaises les unes sur les autres ; **la serveuse** fixait un volet de bois contre l'un des battants de la porte. (J.P. Sartre-).*

*Remarque : Les articles LE et LA placés avant « patron » et « serveuse » signalent que ces « objets » relèvent bien du contexte, c'est-à-dire de ce qui se passe dans le restaurant. La présence de ces « objets » est parfaitement naturelle.*

*Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. **L'après-midi** était beau. Cependant, **les gens** étaient rares et pressés encore... (A. Camus).*

*Une cloche se mit à sonner. **Le clocher** devait être très haut dans la montagne. **Le son** venait comme du ciel. (Giono).*

*Martine se détourne de son comptoir, des clients, de l'animation bariolée qui l'entoure pour voir la rue. **Les nourritures** s'emplissent autour d'elle. Les fruits, les conserves, les légumes dans leur enveloppe de cellophane, prêts pour le pot-au-feu, la viande garnie d'un peu de persil, les gros fromages de Hollande rouges, la crème dont il faut remplir les petits pots de carton, les confitures. **Les prix** sont marqués sur les étiquettes. (Mallet-Joris).*

*Un paquet de neige tombe du **sapin**. **La branche** a à peine bougé. Déjà elle est immobile comme avant. (Giono).*

**Répétition du lexique**

Le rapport logique et sémantique qui existe entre les composantes d'une UT est rendu parfois par des répétitions du lexique, c'est-à-dire des répétitions d'un seul et même terme lexical. Dans le cas généralisé, on peut avoir aussi des répétitions d'un autre genre, pour lesquelles un terme répété n'est pas forcément celui contenu dans la composante précédente, mais un autre qui désigne une notion proche de l'original.

**Répétition d'un même terme**

*Exemples*

*Il est assis à son bureau, penché sur des papiers. **Des papiers** ! toujours **des papiers** ! (Cesbron).*

*Il lui suffira au gouvernement d'obtenir une majorité **muette**.....et c'est autrement facile. **Muette**, cette majorité n'aura même pas besoin de venir en séance le jour du scrutin de censure, pourvu que l'opposition ne totalise pas, elle, les 224 voix, le projet sera adopté. C'est ainsi. **Muette**, la majorité s'en remettra donc au gouvernement et à ses techniciens de tout régler à sa place. (Tiré d'un article publié dans un journal français).*

*Remarque : Dans le dernier exemple, le mot « muette », répété plusieurs fois, est appelé mot-balise ou mot-relais.*

### Répétition d'un terme avec changement de sa nature (partie du discours)

#### Exemple

Le Docteur éclate de **rire**. Un **rire** fou. Il est tout secoué. Il en pleure. (Dans « éclate de rire », rire est un infinitif. Dans « Un rire fou », rire est un nom).

### Reprise par un hyperonyme

#### Exemple

Une seule fois dans sa vie alors qu'il avait une douzaine d'années, il avait essayé de couper le cou à un **poulet**...Il s'en souvenait encore. Il était pâle, les narines pincées. Les plumes palpitaient dans sa main. **L'animal** battait d'une aile. Il ne parvenait pas à lui maintenir la tête sur le billot. (Simenon).

### Reprise par un hyponyme

#### Exemple

Son premier coup avait été si maladroit qu'il n'était parvenu qu'à blesser **la volaille**....Il n'en avait pas mangé. Il n'avait jamais plus tué de **poulets** de sa vie. (Simenon).

### ● Parallélisme syntaxique

Les constructions à parallélisme syntaxique se réunissent dans une UT de façon d'autant plus évidente qu'elles forment vraiment une unité de communication dans laquelle l'intention du locuteur est portée sur l'insistance des thèmes ou des rhèmes.

#### Exemples

Julien oubliait sa solitude// Maud oubliait ses souvenirs. La tendresse était un remède. Maud détruisait son bonheur//Julien son malaise. Ils étaient heureux. (Soupault).

Dans l'arbre au-dessus de la fenêtre, les petits moineaux piaillaient// Dans la rue, des autos cornaient.(Queneau).

Dans l'aimable sentiment bucolique virgilien, il voyait la tranquillité repue du propriétaire// Dans l'héroïsme des personnages de l' « Enéide », il découvrait le panégyrique de l'écrasante domination romaine...// Dans les chansons de gestes, le triomphe terrien de la féodalité germanique. (P. Vaillant-Couturier).

Il ne sait pas partir // Il ne sait pas rester. Il part // il revient // il est là // il est ailleurs. (Soupault).

L'Etat de Lautenbourg élit trois députés au Reichstag. Deux de ces députés sont agrariens, l'autre, celui de Sandau, est socialiste. Tous les trois font, de droit, partie de la diète ducale, qui



se réunit deux fois l'an, au château de Lautenbourg. Font également partie de droit à la diète le président du conseil municipal de Lautenbourg et deux conseillers désignés par leurs collègues. (Benoît).

*On l'accusait d'être fier. Tout le monde, à commencer par sa mère, s'était trompé. Y compris ceux qui, comme son professeur, se figuraient qu'il se suffisait à lui-même et le regardaient avec une admiration mêlée d'inquiétude. // Il n'était pas fier. Il ne se suffisait pas à lui-même. Seulement, ce dont il avait besoin chez les autres, il le leur prenait sans qu'ils s'en aperçoivent. C'était un voleur, au fond. Et un lâche. (Simenon).*

### Structure télescopique

Le parallélisme syntaxique, la répétition du lexique et l'ordre des mots se mêlent les uns aux autres pour former une UT d'une structure particulière. Nous l'appellerons *structure télescopique*, voulant signifier par là que les composantes de cette unité s'enchâssent à l'image d'une antenne de radio ou de télévision.

#### Exemples

*Dans le hall de l'hôtel, les journalistes attendaient (1). Dans la cour, trois chauffeurs attendaient(2), immobiles (1) au volant de leurs autos ; de l'autre côté du Rhin, immobiles(2) dans le hall de l'hôtel Dresson, de longs Prussiens vêtus de noir attendaient(3). Milan Hlinka n'attendait(4) plus. Il n'attendait(5) plus depuis l'avant-veille. (Sartre).*

*Je vis(1). Je suis vivant (2). Je suis encore vivant (3). Je suis toujours vivant (4). Je ne suis plus qu'une source de vie (5). L'ivresse (1) de la vie(6) me gagne. On dit « L'ivresse (2) du combat... », c'est l'ivresse (3) de la vie (7). (A. de Saint-Exupéry).*

*Les voix se turent. Mathieu regardait (1) Largin, sans raison particulière, comme ça...et Largin le regardait (2). Charlot et Latex se regardaient (3), tout le monde se regardait (4), tout le monde avait l'air d'attendre comme s'il restait quelque chose à dire (1). Il ne restait rien à dire (2), mais tout à coup Largin sourit (1) à Mathieu et Mathieu lui rendit son sourire(2). Charlot sourit\_(3), Latex sourit (4). (A. de Saint- Exupéry).*

### Ordre des mots

L'ordre inhabituel des mots dans les composantes juxtaposées d'une UT signale quelquefois le lien étroit qui les unit.

#### Exemples

*Il écrivait à Ivich des lettres de vingt pages pour lui expliquer la situation. **A Odette**, il n'expliquait rien du tout. (Sartre).*

*Remarque* : La proposition normale serait : « il n'expliquait rien du tout à Odette ». Mais si c'était ainsi, le lien existant entre les deux propositions serait moins fort, étant réduit à une sorte de parallélisme syntaxique ou à un simple jeu de substitution avec le pronom « il ».

**Dehors. Tout est dehors.** : les arbres sur le quai, les deux maisons du pont, qui rosissent la nuit, le galop figé d'Henri IV au-dessus de la tête : tout ce qui pèse. **Au-dedans rien**, pas même une femme, il n'y a pas de dedans, il n'y a rien. (Sartre).

**Avant** il ne se sentait que peintre. **Aujourd'hui**, il se sent un peu chargé de mission. (Parmelin).

Il s'adossa à la grille, encore heureux mais las, avec dans le fond de sa bouche, un goût fiévreux d'été : il s'était promené tout le jour ; à présent ses jambes avaient peiné à le porter et il fallait marcher tout de même. **Dans une ville morte**, il faut qu'on marche. (Sartre).

Il faisait toujours bon dans la chambre de David. **Dès le seuil**, une tiédeur exquise vous enveloppait comme un vêtement impalpable et vous faisait sourire de bien-être. (Green).

(Pour : Une tiédeur exquise vous enveloppait dès le seuil **de la chambre**...)

Des colonnes blanches soutenaient les voûtes de ces galeries et semblaient se rapprocher les unes des autres à mesure qu'elles diminuaient, en sorte qu'au loin elles se touchaient formant une barrière. **Dans cette sorte de cloître**, une double rangée de portes peintes en vert sombre se détachaient en noir sur le rose pâle de la brique. (Green).

### Présupposition et implication

Les composantes d'une UT s'enchaînent non pas tant par des liens relevant du « posé » que par des liens basés sur le « présupposé » ou sur l' « impliqué ». Mais avant de voir comment fonctionnent ces liens, examinons un peu ce que sont les présupposés et les impliqués d'une proposition (ou d'un énoncé).

- *Présupposer quelque chose, c'est laisser entendre que ce quelque chose est vrai.*
- *Poser quelque chose, c'est dire que ce quelque chose est vrai.*

Une chose en implique une autre, la suivante est la conséquence logique ou psychologique de la précédente. Nous allons maintenant considérer quelques exemples tirés de « Un niveau Seuil », document élaboré par le Conseil de l'Europe pour l'apprentissage des langues à l'intérieur de l'Union Européenne.

(1) *Il commence à pleuvoir.*

Présupposé : Il ne pleuvait pas tout à l'heure.

Posé : Il pleut maintenant.

Impliqué : Il ne faut pas sortir.

(2) *Sa voiture est en panne.*

Présupposé : Il a une voiture.

Posé : Sa voiture est en panne.

Impliqué : Il devrait aller à pied (prendre un moyen de transport public, rester chez lui...)

(3) *Les enfants de notre voisin sont malades.*

Présupposé : Notre voisin a des enfants.

Posé : Les enfants sont malades.

Impliqué : Ils ne nous dérangent pas trop comme d'habitude.

(4) *Le prisonnier a réussi à s'évader.*

Présupposé : Il voulait s'évader.

Posé : Il s'est évadé.

Impliqué : On doit le chercher maintenant.

Dans une UT, une certaine composante peut être une variante du présupposé ou de l'impliqué de la précédente.

*Il commence à pleuvoir. Pourquoi Pierre ne pensait-il pas rentrer un peu plus tôt ?*

*Il doit rester maintenant quelque part fatigué et peut-être dévoré par la faim.*

On sait que la seconde phrase de l'unité ci-dessus relève du présupposé de la première, lequel consiste à exprimer ce qui suit :

- *Il ne pleuvait pas tout à l'heure.*
- *Pierre pouvait rentrer sans crainte d'être surpris par la pluie.*

Alors que la troisième phrase est en quelque sorte l'impliquée même de la première.

*Sa voiture est en panne. Pensez-vous qu'elle puisse aller à pied maintenant ?*

La marche lui est souvent impossible voire déshonorante. Encore si elle était le vrai propriétaire de la bagnole ! Elle appartenait à un de ses soupirants, quoi ?

A la différence de l'exemple précédent, ici la seconde phrase est l'impliquée de la première, tandis que la quatrième en est le présupposé, ou plus précisément, une sorte de variante.

Le prisonnier a réussi à s'évader. Cela sans que les geôliers eussent été informés de son intention. Deux jours après, même peut-être trois, personne ne pense sérieusement à prendre la peine de le rechercher.

Nous retrouvons ici la seconde phrase de l'unité qui explicite le présupposé de la première et la troisième qui est une des variantes de son impliquée.

Voilà bien longtemps que je me promettais de vous écrire. Pourtant j'ai souvent pensé à vous, à votre ami.

Le peu d'exemples que nous avons signalés suffisent à montrer que les connecteurs « présuppositionnels » et « implicationnels » jouent un rôle assez important dans la cohérence des unités transphrastiques. Ceux-ci ont été étudiés dans le cadre de la stylistique, mais à partir d'un autre point de vue ou d'une autre vision. En linguistique textuelle et en théorie du discours, la notion de présupposition et d'implication nous est souvent d'une grande utilité. Nous aurons l'occasion d'en parler de nouveau lors de notre étude sur l'adjonction.

### **Coordination**

La coordination, tout comme la juxtaposition, est un procédé syntaxique qui consiste à unir deux ou plusieurs phrases-énoncés en une UT correspondant à une communication. Mais si la juxtaposition ne repose sur aucun moyen formel de liaison entre les composantes, la coordination se sert de mots ou de groupes de mots appelés traditionnellement conjonctions ou jonctifs. Ces conjonctions unissent une à une les composantes d'une UT soit en les opposant, soit en les plaçant dans des situations (ou relations) d'énonciation complexes, qui dépendent de la mentalité du locuteur. C'est ainsi que O. Ducrot préfère les mettre dans la catégorie des « mots du discours » (Cf. : « Dire et ne pas dire »).

Les mots tels que *mais, puisque, certes, même, d'ailleurs,...* font l'objet d'une étude du discours et l'on sait combien la grammaire traditionnelle avait d'embaras pour les traiter. En effet, la plupart de ces mots n'ont pas connu de classification stable comme partie du discours dans l'optique traditionnelle. Certains les considéraient comme des conjonctions, d'autres comme des adverbes et enfin, les « modérés » les classent dans deux parties à la fois : conjonction et adverbe.

En linguistique textuelle, ce qui nous intéresse ce sont les termes qui coordonnent les composantes d'une UT. Ils sont de nature diverse mais leur rôle consiste grosso modo en ceci :

- signaler explicitement les liens unissant les composantes d'une UT.
- révéler la mentalité du locuteur (son attitude envers quelque chose ou quelqu'un, ses préjugés pour un problème posé...). C'est d'après le critère sur la mentalité du locuteur que nous allons diviser l'ensemble des termes de liaison (conjonctions) en :
  - connecteurs d'opposition totale.
  - connecteurs de concession.
  - connecteurs de compensation.
  - connecteurs de restriction.

### **Connecteurs d'opposition totale**

Un connecteur d'opposition totale est exprimé par un terme unissant deux propositions dont la seconde est le contraire de l'impliqué de la première. On se propose de constater par exemple

l'énoncé suivant : « *Cet étudiant travaille sérieusement. Il lit tout ce qui est à sa portée. Il fréquente presque toutes les bibliothèques de la ville. Il cause souvent avec des experts de sa spécialité. **Mais** il n'obtient jamais de bons résultats aux examens* ».

On voit que l'un des impliqués possibles des quatre premières phrases est que « *cet étudiant laborieux et appliqué obtiendra de bons résultats aux examens* ». Cet impliqué est en fait un préjugé habituel et commun à tous les mortels dont le locuteur du passage cité. L'introduction du terme « mais » oppose l'idée exprimée par la dernière phrase à l'impliqué des précédentes. Il s'agit là d'une opposition totale. Font partie de la catégorie des connecteurs d'opposition totale les termes suivants :

- *mais, malheureusement, cependant, et cependant, pourtant, et pourtant,....*
- *certes, mais, sans doute, certes.....mais, sans doute.....mais, bien sûr.....mais, bien entendu.....mais, sans doute .....pourtant, en effet....mais, évidemment...mais, ....*
- *néanmoins, au contraire, mais au contraire,.....*

« Dans le temps... »

*Dans le temps, on ne regardait pas les montres, on n'avait pas de montre. On se réveillait avant le jour, on commençait à cinq heures, on prenait le café, une petite « goutte » et il y avait cinq ou six repas dans la journée, on travaillait jusqu'à ce que le soleil passe de l'autre côté. Les femmes restaient à la cuisine, **mais** elles avaient la gentillesse de nous apporter à boire dans les champs. **Mais** aujourd'hui tout le monde est pressé...*

« Quand j'étais jeune.... »

*Quand j'étais jeune, on moisonnait à la main, on faisait tout à la main. Quand la moissonneuse-batteuse est arrivée, ça a été formidable ; les gens, ils se croyaient pas que ça pourrait ramasser le grain et trier comme il faut, moi non plus, je n'y croyais pas. **Mais** après, on s'est rendu compte que le travail n'était pas moins pénible. **Bien sûr**, les récoltes sont devenues bien meilleures, **mais** maintenant il faut produire comme une entreprise...*

« **Fils d'agriculteur...** »

*Je suis fils d'agriculteur. Je suis né dans un petit village à une quarantaine de kilomètres d'ici. Comme j'appartiens au même monde que mes élèves, c'est plus facile pour moi de faire mon métier ici. **Mais** je vois que pour les instituteurs qui arrivent d'ailleurs, c'est assez difficile. C'est vrai qu'en hiver, on vit de façon isolée et finalement on retrouve la vie qu'on avait il y a cent ans... avec la télévision en plus !*

« **On a aussi des avantages....** »

*Je trouve qu'il y a une chose qui fait la différence entre la ville et la campagne, c'est l'isolement. Chaque fois que vous voulez acheter une paire de chaussettes ou aller au cinéma, vous faites vingt ou quarante kilomètres ! **Mais** à la campagne, on a aussi des avantages : l'art de vivre à*

*la campagne, c'est de faire ce que vous voulez quand vous voulez. Je suis chez moi, je suis mon patron, j'organise mon travail comme je veux. La France des campagnes, d'après une émission de France-Culture du 18 mars. (TP 10, page 139-140).*

*Depuis quelques années, les PME recherchent des employés bilingues ou trilingues car elles vendent de plus en plus à leurs voisins européens. **Malheureusement,** les cadres maîtrisent rarement les langues étrangères. Souvent ils n'ont que des connaissances très élémentaires de l'anglais. (Alice Carin-Les langues étrangères, TP 11, page 25).*

**Bien entendu**, apprendre une troisième langue demande un gros effort, et il vaut mieux maîtriser deux langues qu'en connaître trois approximativement. **Mais** sachez aussi que plus on apprend de langues, et plus l'apprentissage est facile ! (Alice Carin-opt. cit.).

*Aujourd'hui, quatre mille langues permettent aux cinq milliards d'habitants de la Terre de s'exprimer. **Cependant,** plus de trois milliards d'entre eux parlent l'une ou l'autre des treize principales langues représentées ci-dessous...*

*(Junior Magazine, n° 122, TP 11, p. 26).*

*On voit bien, dans nos journaux, que les couleurs ont pâli, que maintenant l'émotion n'est plus permise et que le regard n'est plus direct...**Pourtant** descendez donc, ce soir même, dans le métro, avec l'intention de vous intéresser vraiment à ce qui se passe autour de vous....(Phosphore n° 135, TP 11, p. 124).*

### Connecteurs de concession

Un connecteur de concession est exprimé par un terme unissant deux ou plusieurs composantes d'une UT dont l'une contredit partiellement l'idée contenue dans l'impliqué des composantes qui la précèdent. Font partie de la catégorie des termes de concession :

- *toutefois, d'ailleurs, par ailleurs, au reste, du reste....*

Au point de vue du sens, il s'agit d'une opposition partielle (non totale) des idées exprimées à l'intérieur d'une UT. Au point de vue de la communication, c'est le rhème répété qui est restreint.

#### Exemples

*Le comité d'étude des termes techniques français a établi d'importantes listes de termes simples ou complexes dont les techniciens français se servent couramment dans l'exercice de leur profession. **Toutefois,** il arrive que certains de ces termes ne s'assimilent pas facilement, pour une raison ou pour une autre. (Sauvageot).*

*Quelque paradoxale que l'affirmation puisse paraître, le nombre inquiétant d'analphabètes dans certains pays techniquement avancés, - surtout aux Etats-Unis - de multiples observations s'accordent à le prouver- s'accroît sans cesse. **Toutefois,** cette question ne semble pas préoccuper*

*trop les gens de la Maison Blanche. (Extrait d'un article de journal vietnamien).*

*Ces machines n'ont pas fonctionné aussi bien qu'on le pensait. Elles consomment trop de carburant et faisant surtout un vacarme infernal. **D'ailleurs**, les techniciens estiment que c'est le défaut commun à toutes les machines importées.*

*(Extrait d'un journal vietnamien).*

*Aucun Français donc, de n'importe quelle classe, n'était instruit à conjuguer des verbes français, à analyser des phrases françaises ; chacun apprenait le français par l'usage de son milieu- ou ne l'apprenait pas. Car bien des sujets du roi de France étaient incapables de s'entretenir dans leur langue. Du reste, lorsqu'on savait parler français, on n'avait pas besoin de grammaire pour l'écrire correctement, sinon élégamment, parce que la langue qui s'écrivait au XVIIe siècle était celle qui se parlait dans les milieux vraiment français de langue. (Cohen).*

### Connecteurs de compensation

Ces connecteurs sont exprimés par les termes suivants :

- *en revanche, par contre, en compensation.....*

La locution « par contre », qui avait été longtemps condamnée par les puristes et par certains linguistes a fini par entrer dans l'usage des écrivains du 19ème et du 20ème siècles. Nous avons la formule générale suivante :

en revanche  
A.            par contre            B.  
en compensation

Dans l'esprit du locuteur, si le posé de A présente un défaut (ou un avantage), B en sera la compensation par un avantage (ou par un défaut).

#### Exemples

*Deux heures de l'après-midi. Vous vous endormez sur votre devoir de maths... ? N'insistez pas, vous ne ferez rien de bon. **En revanche**, apprenez votre cours au milieu de l'après-midi. C'est le moment où votre mémoire se trouve à son meilleur niveau. (Fabien Gruhier, Phosphore n° 136, TP 12, p.97).*

*Quiconque parcourt aujourd'hui la vallée de Suse par exemple assiste à ce phénomène curieux : les vieillards parlent beaucoup plus couramment le français que les jeunes gens. **Par contre**, ils s'expriment rarement (et très mal) en italien. (Dauzat).*

*Le parfait défini existe donc encore, mais il ne connaît plus qu'une extension réduite : narration*

écrite ou narration orale soutenue. A cet égard, on pourrait l'appeler « passé narratif ». Par contre, il est absolument exact que son usage est rarissime dans l'énonciation directe, la conversation à bâtons rompus ou même le récit présenté sans apprêt. (Sauvageot).

### Connecteurs de précision

Les termes *seul* (*seule, seuls, seules*), *seulement*, *au moins*, *du moins*, *en tout cas*, s'emploient en principe comme connecteurs de précision ou de restriction.

Si la composante A qui précède la composante B d'une UT qui pose un certain problème d'ordre général, ce sera B qui en précisera le sens avec l'introduction des connecteurs de précision.

#### Exemples

*On avait invité à ce dîner de gala plusieurs personnes : les responsables du chantier, des ingénieurs et quelques ouvriers. Seuls les premiers sont venus, les autres se sont excusés disant qu'ils étaient empêchés par des affaires d'urgence.* (Extrait de journal).

*Nous sommes parfaitement d'accord avec lui que dans un pays comme la France, il serait vain de réaliser le plan de la solidarité nationale, étant donnés les intérêts opposés des couches sociales. Seulement, nous ne pensons pas que l'on doive en rester là. Avec les combats intensifiés des syndicats, les dirigeants du pays devront faire quelque chose de significatif en ce sens.* (Discours d'un responsable syndical).

*La mathématique tout entière est à refaire sous la lumière des découvertes et des pensées scientifiques modernes. En tout cas, les maîtres qui sont chargés de l'enseigner devraient avoir une foi moins robuste dans la valeur des méthodes traditionnelles.* (Tiré d'un article paru dans « Didactique des mathématiques »).

*D'un pays économiquement arriéré à un pays technologiquement avancé, il y a un long chemin que peu de nations ont parcouru jusqu'au bout. Du moins cette course à la civilisation matérielle a-t-elle abouti à bien des changements de mentalité et de mode de vie.* (Tiré d'un article de journal africain).

### Adjonction

Il arrive qu'une UT contienne un certain nombre de composantes dont l'une est considérée comme le noyau autour duquel gravitent des termes isolés et/ou des propositions subordonnées. Les constructions adjonctives à la composante principale (ou au noyau) sont employées pour la compléter, pour conclure ce qui y a été énoncé précédemment et pour l'expliquer.

Ces constructions « ajoutées après coup » sont typiques de tout discours prononcé à débit lent et aisé, d'où elles passent facilement dans la langue écrite et littéraire. Elles sont très



répandues dans la langue littéraire française de nos jours et y ont été introduites sciemment par des écrivains de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle ayant adopté le principe d'écrire sous la dictée de la pensée.

Les composantes « ajoutées après coup » demandent une intonation particulière, une pause plus longue ou moins longue que celle des véritables propositions subordonnées ou coordonnées.

Il existe plusieurs types de constructions adjonctives. Nous allons les examiner en détail.

### Adjonctives en termes isolés

Ces constructions apparaissent sous la forme de différents termes de proposition. Elles commencent dès que la composante-noyau est achevée et expriment une idée supplémentaire qui sert à compléter, à apprécier ou à expliquer ce qui a été dit avant.

#### Exemples

« *La Belle Etoile* » est un lieu fabuleux, dit Ayguesparse. **Exactement fabuleux. Mythique. Mental. Imaginaire.** (Lanoux).

Purcelle fit de nouveau face à la palissade. Il ne distinguait rien. **Pas un visage. Pas une silhouette.** (R. Merle).

Et il ne boit pas quand il est ici. Pourtant, il y a du vin et du whisky. **Toujours. A sa portée. Pas une goutte.** (R. Merle).

Note : Dans l'exemple qui précède immédiatement, « *pas une goutte* » se rapporte à la première phrase. « *Toujours* » et « *A sa portée* » se rapportent à la seconde phrase.

Nous devons être dix, mais M. Osborn a téléphoné qu'il avait un empêchement. **Une réunion importante pour son nouveau film.** (Mauriac).

A mon tour, à la dérobée, je regardais ces jeunes filles. **Leur finesse, leur rire silencieux derrière le paisible visage.** (Péguy).

### Adjonctives à conjonction de coordination

Ces constructions sont de même nature que les précédentes, seulement mais sont en principe introduites par une des conjonctions *et, puis, et puis, mais, où*. Elles nous renseignent sur l'énonciation du locuteur qui doit ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée, considérée comme incomplète à la fin de la phrase qui l'exprime.

#### Exemples

C'est la marée montante, c'est le raz de marée....Que peut faire un nageur ? **Et un mauvais nageur ?** (Maurois).

- *Qu'est-ce que tu vas faire ?*
- *Essayer de les passer. A la vitesse où il roule, ils peuvent s'arrêter, eux. **Et s'engager sur le bas-côté. Nous laisser sur la piste à nous.** (Arnaud).*

*Gérard paraissait misérable, ses cheveux scellés en mèches sur son front mouillé ; son veston transpercé, ruisselant ; son pantalon plaqué aux jambes. **Et pâle, malgré la course, d'une pâleur blafarde, inquiétante.** (Plisnier).*

*Je suis revenue parce que j'avais envie d'embrasser Fabienne et Marcelle. Un peu de nostalgie aussi de tout cela. **Et même de vous.** (Plisnier).*

*Boris et Ivich dansaient, ils étaient cruels sans même le savoir. **Ou peut-être qu'ils le savaient un peu.** (Sartre).*

*En tout cas, dit Mathieu, j'ai peur qu'elle ne recommence, ce coup-ci. **Ou qu'elle n'invente quelque chose, tu verras.** (Sartre).*

*Tu as un côté « Simon le Pathétique », un côté bon élève, tu es « honnête », ce n'est pas un crime, seulement c'est ennuyeux. **Ou alors, je voudrais que tu aies la même conscience lorsqu'il s'agit de notre amour.** (Maurois).*

### Adjonctives à conjonction de subordination

L'adjonction d'une information supplémentaire à un énoncé terminé est également possible au moyen d'une conjonction de subordination. Ce sont cette fois encore des adjonctions « après-coup » qui se présentent sous la forme de propositions subordonnées. Mais en fait, ces propositions donnent l'impression d'être devenues indépendantes, donc distinctes.

#### Exemples

*C'est un fou rire nerveux, dis-je. **Parce que vous conduisez vite et qu'on ne se sent pas fier.** (Sagan).*

*Ça c'est fait comme à peu près ça aurait se faire avec toi. Du moins je me le dis. **Quoique ça soit bien pas du tout ça.** (Giono).*

*Je ne lui demandais même plus de passer tant d'heures avec moi. **S'il a besoin de son temps. S'il a peur d'une servitude.** (Romains).*

*Toi, tu es libre sans le vouloir, explique-t-il, ça se trouve comme ça, voilà tout. **Tandis que Mathieu, c'est raisonné.** (Sartre).*

*Peut-être me l'attacher à moi avec la courroie quand nous irons vers les marais. **Pour qu'elle marche ou je marche.**(Giono).*

*Tout cela nageait avec maints objets moins vite reconnus, parmi les livres. Et je vis qu'il n'avait*

pas choisi. **Qu'il avait déversé pêle-mêle les éditions les plus humbles et les plus rares.** (Vercors).

*Je vous jure que je ne suis pas un voleur...D'ailleurs, j'avais mis Edmond au courant de quoi ?-Je lui ai déclaré que je voudrais pas être sans cesse le bouc émissaire. **Qu'il fallait que les autres n'aient....Que, s'ils ne m'avaient pas fait boire, le jour de l'accident.*** (Simenon).

### Coordination adjonctive

Il y a des UT qui groupent des propositions apparemment coordonnées, puisqu'elles sont reliées les unes aux autres par des conjonctions de coordinations, mais qui sont réellement formées sur la base de l'adjonction. Les conjonctions adjonctives introduites dans ce cas sont *car, or, or.....donc, n'empêche que*.

En effet, celles-ci ne servent jamais à effectuer l'union de deux propositions dans le cadre de la coordination et se mettent régulièrement au début de chaque phrase. La conjonction CAR introduit, de par sa fonction même, une proposition adjointe qui contient l'explication de tout ce qui a été avancé, autrement dit, elle sert à présenter le motif de tout l'énoncé précédent.

#### Exemples

*J'ai entendu une auto qui arrivait de la grande route et je me suis dit que c'était encore des braconniers. **Car il faisait trop froid pour des amoureux et par-dessus le marché, il pleuvait.*** (Simenon).

*Je me réveillais avec la pénible sensation d'un problème urgent à résoudre. **Car enfin, ce que me proposait Luc, c'était bien un jeu, un jeu séduisant..***(Sagan).

La conjonction *n'empêche que* est une conjonction propre au 20ème siècle. Son emploi est rare, bien qu'on la rencontre dans un certain nombre de textes contemporain appartenant à des auteurs bien connus.

#### Exemples

*Une fois dans la maison, Ernest Malik a fait venir son frère on ne sait d'où...Certains prétendent qu'il était le plus petit agent d'assurances du côté de Lyon. **N'empêche qu'il a épousé la seconde des demoiselles et que, depuis lors, les Malik sont de tous les conseils d'administration.*** (Simenon).

*La veille, à la Coupole, W. Crosby n'avait pas un regard vers la Tchèque. Et, quand Maigret avait prononcé son nom, il n'avait pas tressailli. **N'empêche que les billets de cent francs avaient passé de la poche de l'un dans la poche de l'autre.*** (Simenon).

La conjonction *or* est d'un emploi assez ancien. Elle sert de conjonction adjonctive. Dans l'habitude langagière des sujets parlants français, chaque fois qu'on entend prononcer *or*, on attend en quelque sorte une remise en question d'une énonciation antérieure.

*Exemples*

*Il a travaillé toute sa vie. Sa mère était pauvre. Il a eu une enfance malheureuse. Or, il passe pour le relieur le plus cher de Paris et il refuse plutôt les commandes qu'il n'en sollicite. (Simenon).*

Dans les syllogismes classiques du type :

*Tous les hommes sont mortels,  
Or, Socrate est un homme,  
Donc, il est mortel.*

La conjonction *or*, en corrélation avec *donc*, exprime le passage à partir d'un fait général vers un fait particulier pour aboutir à une conclusion. Dans la langue contemporaine, *or* ne remplit qu'une seule fonction : réaliser la transition d'une communication à l'autre en remettant légèrement en question ce qui a été dit et en préparant implicitement la conclusion.

*Exemples*

*Il n'avait que le bras à tendre pour saisir l'arme. Or, non seulement il ne l'a pas fait, mais même en voyant la fenêtre ouverte, il n'a pas tenté de s'enfuir. (Simenon).*

*Elle avait ou presque une attaque de nerfs et s'était formellement juré de se rendre chez le commissaire afin de lui communiquer ses impressions. Or, le lendemain, le commissaire ne se trouvait pas dans son bureau lorsque la vieille femme se présenta. (Carco).*

## **Deuxième chapitre**

### **La Conversation**

#### **Aspect socio-logico-pragmatique de la conversation**

Dans la vie humaine de tous les jours, la plupart des textes se réalisent sous la forme de conversations qui sont des échanges linguistiques entre deux ou plus de deux personnes. Le schéma de la communication (de l'échange linguistique) pose en principe :

- un locuteur qui devient à son tour un allocutaire.
- un allocutaire qui devient à son tour un locuteur.
- un contexte : la situation spatio-temporelle, les événements vécus, les expériences, les croyances, le niveau socioculturel des interlocuteurs.
- un code linguistique et extralinguistique.
- un canal : il s'agit, dans le cas d'une conversation normale, d'un échange linguistique direct, c'est-à-dire qu'entre les interlocuteurs, il n'y a ni distance, ni moyens intermédiaires de transmission pour les messages.

Ainsi, pour que la communication passe, il faut réunir tous les facteurs indispensables qui entrent en jeu et qui constituent la structuration sémantique et syntaxique d'une conversation.

#### **Stock linguistique et culturel commun**

Le premier facteur auquel on pense tout naturellement concerne le code linguistique et le code extralinguistique communs aux interlocuteurs. Si ces codes font défaut, la communication ne passera pas. Autrement dit, pour communiquer, on doit se servir d'une même langue et d'autres systèmes de signes conventionnels extralinguistiques communs tels que le langage gestuel, les rites protocolaires....

Il arrive souvent que les codes linguistiques et socioculturels dont disposent les interlocuteurs ne soient pas du même niveau. Un intellectuel possède par exemple un code linguistique plus complexe et un code socioculturel plus sophistiqué qu'un simple travailleur manuel. Pour bien mener une conversation entre eux, ils doivent s'astreindre à la partie commune de leurs codes.

On sait d'expérience que pour parler à un enfant, on doit se mettre à son niveau, cela revient à dire qu'il faut régler son propre code sur celui de l'enfant.

Ces phénomènes expliquent pourquoi on est obligé, le plus souvent dans une conversation, d'avoir recours à des procédés métalinguistiques et métaculturels. Au milieu de la conversation, les interlocuteurs interrompent le fil des idées pour donner des précisions sur ce qu'ils veulent dire.

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

« Je voulais dire ceci... »

En d'autres termes, tout au long d'une conversation, on doit s'arrêter au moins une ou deux fois pour « accorder les violons ».

Il arrive également que les interlocuteurs ne se comprennent pas très bien, mais qu'ils fassent semblant de se comprendre sous peine de voir leur échange linguistique tomber en panne. D'où de nombreuses ambiguïtés, de nombreux malentendus, mais si l'on est bien élevé, on fera semblant de ne pas s'en occuper.

Parmi les codes extralinguistiques, le code socioculturel occupe une place prépondérante. En effet, ce code révèle chez qui le possède non seulement des renseignements sur sa personnalité, mais aussi des signes qui en disent long sur son aptitude à la conversation. On peut citer, à ce propos, la fameuse règle comportementale connue sous l'étiquette de « loi du locuteur inférieur ». D'après cette règle, dans un échange linguistique, tout locuteur d'un statut social inférieur à celui de son interlocuteur ne devrait corriger aucun mot ni aucune expression que ce dernier emploie dans la conversation, même s'il s'agit d'emplois plus ou moins fautifs. Et cela relèverait du bon sens. Gare à quiconque ose tenter de faire une réparation linguistique ou langagière mal à propos ! Le locuteur de statut inférieur, chaque fois qu'il se trouve dans de telles situations embarrassantes, doit savoir se tirer d'affaire en adoptant la tactique suivante : ou bien il est obligé, même avec une certaine répugnance, de répéter les emplois fautifs de son interlocuteur, ou bien il s'abstient de le faire. Considérons le morceau de conversation suivant entre un interlocuteur A (celui de statut supérieur) et un interlocuteur B de statut inférieur :

A. Ah, ce lourdeau-là...Un éléphant dans un jeu de quilles !

B. Oui, Monsieur. Comme un éléphant....enfin, il est très maladroit.

On voit bien la cause de l'hésitation de B. Il a envie de corriger la comparaison fautive de l'autre en disant : « comme un éléphant dans un magasin de porcelaine », expression dont l'équivalente est « *comme un chien dans un jeu de quilles* ». Mais il s'est abstenu de compléter pour ne pas être impertinent.

On peut également citer une autre règle conversationnelle non moins célèbre, c'est celle qu'on a l'habitude d'appeler « loi de l'information nécessaire et suffisante ». D'après cette loi, on ne peut donner dans ce qu'on dit plus d'information qu'il n'est nécessaire. Toute infraction, parfois inconsciente, voire même de bonne volonté, tournerait au ridicule tout ce qu'on dit. Une vieille histoire populaire du Vietnam illustre on ne peut plus clairement cette loi.

#### ASSAUT DE VANITÉ

*Un richard qui ne laissait passer aucune opportunité de vanter sa fortune, prépara pour son mariage, un grand festin auquel il voulait convier tous ses amis et parents. Il acheta un gros cochon et s'apprêta à l'égorger, mais l'animal, mal ligoté, s'échappa. Son propriétaire le chercha*

partout. Ayant rencontré sur la route un inconnu, et dévoré du désir de lui faire savoir ce qui se passait chez lui, le vaniteux lui dit :

- Monsieur, aujourd'hui je prépare un festin de noce pour lequel j'ai voulu égorger un gros cochon car j'ai l'intention d'y inviter le plus grand nombre possible de parents et d'amis. Avez-vous vu mon gros cochon quelque part ?

L'autre, qui portait un habit tout neuf, répondit :

- Depuis que j'ai eu l'avantage de mettre le bel habit de soie que vous voyez, et que j'ai acheté hier, je n'ai vu nulle part votre cochon.....

Tout commentaire serait superflu puisque l'histoire est assez éloquente en ce qui concerne la vanité des personnages. Ils sont vaniteux parce qu'ils donnent beaucoup plus d'informations qu'il n'est nécessaire.

Pour les gens normaux, en effet, l'affaire se résumerait ainsi :

Le richard : Avez-vous vu un cochon par ici ?

Le quidam : Non, je n'ai vu de cochon nulle part.

### Communion phatique

Le second facteur qui nous intéresse dans une conversation appartient à un domaine qui n'a pas été bien exploré par les linguistes, mais qui a attiré l'attention des anthropologues, c'est ce que Malinowsky appelle la *communion phatique* (citée par Benveniste dans « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale*) :

« Le cas du langage employé dans des rapports sociaux libres, sans but, mérite une considération spéciale. Quand des gens s'assoient ensemble auprès d'un feu de village après avoir achevé leur tâche quotidienne ou quand ils causent pour se délasser du travail, ou quand ils accompagnent un travail simplement manuel d'un bavardage sans rapport avec ce qu'ils font, il est clair qu'ici nous avons affaire à une autre manière d'employer le langage, avec un autre type de fonction du discours. Ici la langue ne dépend pas de ce qui arrive à ce moment, elle semble même privée de tout contexte de situation. Le sens de chaque énoncé ne peut être relié avec le comportement du locuteur ou de l'auditeur, avec l'intention de ce qu'ils font ».

Une simple phrase de politesse, employée aussi bien parmi les tribus sauvages que dans un salon européen, remplit la fonction phatique pour laquelle le sens des mots est presque complètement indifférent : questions sur l'état de santé, remarques sur le temps, affirmation d'un état de choses absolument évident etc. Tous ces propos ne sont échangés ni pour informer, ni pour relier des gens en action, ni pour exprimer une pensée...

C'est là un type d'emploi de la langue qu'on peut appeler *communion phatique*, où le lien communicatif se limite à un simple échange de mots nullement employés pour transmettre du

sens. Ils remplissent une fonction sociale de contact, ne sont la manifestation d'aucune réflexion intellectuelle et ne suscitent pas nécessairement une réflexion chez l'auditeur. Une fois encore nous pourrions dire que la langue ne fonctionne pas ici comme moyen de la transmission de la pensée.

Mais pouvons-nous la considérer comme mode d'action ? Dans quel rapport se trouve-t-elle avec notre concept crucial de contexte de situation ?

Il est évident que la situation extérieure n'entre pas directement dans la technique de prise de parole. Mais que peut-on considérer comme situation quand on « bavarde » apparemment sans but ? Elle consiste simplement en une atmosphère de sociabilité par la parole, par l'échange de mots plus ou moins vides, par une sorte de grégarité conviviale, un va-et-vient de propos typiques du bavardage ordinaire. Chaque énonciation est donc un acte visant directement à lier l'auditeur au locuteur par un sentiment social ou autre. Une fois de plus le langage, dans cette fonction, apparaît comme un mode d'action. »

Pour Benveniste la communion phatique est « la limite du dialogue » en ce sens que les mots et les expressions qui la constituent n'entrent pas dans le cadre d'une communication, mais relèvent simplement d'une action sociale, langagière mais non linguistique.

Aujourd'hui, on considère la communion phatique comme une fonction du langage « qui a pour objet principal non de communiquer une information, d'exprimer un ordre ou un sentiment, mais de maintenir le contact entre le locuteur et l'interlocuteur, ou de manifester conventionnellement un désir d'entrer en communication » (J. Dubois, Dictionnaire de linguistique).

Ainsi, la communion phatique entre dans le cadre d'une conversation par l'emploi de plusieurs formules qui ont pour objet de « tester le canal » de communication. Ce sont par exemple des expressions de conversation téléphonique : Allô ! Oui ? ; des entrées en contact : Ça va ? Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ?.....et de nombreux autres mots que nous appellerons *mots de liaison* : naturellement, bon, eh bien, alors, dis-donc (dites-donc), tiens !(tenez !), tu vois (vous voyez), comment dirais-je ?, pour ainsi dire, disons-le...

La fonction phatique du langage peut donner lieu à un dialogue entier dont l'unique objet est de faire durer le contact entre les interlocuteurs.

*Le jeune homme : Eh bien !*

*La jeune fille : Eh bien !*

*Le jeune homme : Eh bien, nous y voilà ...*

*La jeune fille : Nous y voilà, n'est-ce pas ?*

*Le jeune homme : Je crois bien que nous y sommes. Hop ! Nous y voilà.*

*La jeune fille : Eh bien, voyons...*



Il arrive quelquefois que l'on tourne exprès un dialogue significatif en une conversation purement phatique et cela dans le simple but de se dérober à une certaine responsabilité. L'exemple suivant tiré de la plume de l'écrivain turc bien connu au Vietnam, Aziz Nesin, en dit long :

- *Quand j'avais enfin ramassé toutes les signatures nécessaires (pour ma demande d'un achat de charbon), le fonctionnaire me demanda en souriant :*

- Du charbon ?

- Oui monsieur. C'est pour du charbon, dis-je.

Son sourire s'élargit :

- Ah, vous voulez du charbon ?

J'aimais bien les gens joviaux. Aussi lui répondis-je d'un sourire aussi large que le sien :

- Oui, du charbon, monsieur. Vous voyez, je voudrais acheter un peu de charbon.

Je ne sais si vous avez remarqué que presque la plupart de nos fonctionnaires avaient tous l'air maussade. Or, celui-ci était bien gai, bien souriant. Il éclate de rire :

- C'est que c'est du charbon !

Moi aussi, j'éclatai de rire comme lui :

- Bien sûr, du charbon ! Mais c'est du charbon, sans aucun doute !

L'employé rit de plus belle. Un rire bruyant. Et pourquoi pas moi aussi ? Impossible de rester indifférent à cela. Pourquoi se montre-t-on renfrogné quand son vis-à-vis ne fait que rire ?

- Ainsi, c'est du charbon. Tralala...

- Du charbon, tralala...dis-je.

- Est-ce bien du charbon ? C'est bien vrai ?

- Evidemment, mais c'est du charbon, évidemment...

*Extrait de « Ceux qui aiment rire ».*

### **Articulateurs logiques**

*« En troisième lieu, ce qui est impressionnant dans une conversation, c'est que, malgré la diversité des interlocuteurs et des motivations aussi bien que des thèmes abordés, les énoncés doivent s'enchaîner dans une suite logique ».*

Neil Smith et Deirdre Wilson, dans leur travail sur la linguistique moderne *« The results of Chomsky revolution »* (1979), ont écrit :

*Il paraît que le modèle de base de la communication verbale doit inclure les facteurs suivants, qui sont communs aux locuteurs et aux auditeurs.*

(a) un ensemble de connaissances linguistiques (une grammaire).

(b) un ensemble de connaissances non linguistiques et de conceptions

« encyclopédiques ».

(c) un ensemble de règles de déduction logique.

D'après ces auteurs, on doit procéder à l'analyse d'un énoncé quelconque sur deux plans différents en ce qui concerne l'information :

(a) d'une part, l'énoncé est analysable en un certain nombre de propositions suivant des règles purement sémantiques (ou linguistiques) ;

(b) d'autre part, l'énoncé mis ensemble avec des éléments non linguistiques communs aux locuteurs et aux auditeurs aussi bien qu'avec des règles de déduction, s'analyse en un autre ensemble de propositions.

Nous allons nous arrêter un moment sur un exemple. Soit à considérer le sens de l'énoncé :  
« *Où est la neige d'antan ?* ».

(a') Suivant les règles sémantiques (dans le cadre de la langue), cet énoncé peut s'analyser en :

- il tombait de la neige autrefois.
- où est maintenant cette neige ?

(b') Des connaissances extralinguistiques supposées communes au locuteur et à l'auditeur dans une conversation nous disent que c'est un vers célèbre d'un grand poète français (François Villon) dont la connotation littéraire bien connue signifie : il s'agit d'une question en suspens, d'une question qui n'a pas de réponse possible à la portée humaine.

Mettons maintenant l'énoncé ci-dessus dans le cadre d'une conversation, par exemple dans celle-ci :

- A.- *Où est ma boîte de chocolat ?*
- B.- *Où est la neige d'antan ?*

L'analyse de la parole de B (l'énoncé en question) sur la base des déductions sémantiques (a') et des éléments extralinguistiques (b') aboutira à cette signification (venant d'une implication logique) : Il est impossible de trouver une réponse exacte à votre question. La signification est donc cette fois d'ordre pragmatique. Mais gardons alors le cadre de la conversation et remplaçons l'ancien énoncé par un autre :

- A.- *Où est ma boîte de chocolat ?*
- B.- *Des enfants ont été dans la chambre.*

L'énoncé de B s'analyse linguistiquement en :

- Il y a des enfants dans la maison.*
- Ils ont été dans la chambre où se trouvait la boîte de chocolat.*

Et du côté pragmatique en :

- Les enfants aiment bien le chocolat.*
- Les enfants sont le plus souvent sans scrupule.*

D'où l'implication logique (ce que B veut dire) :

*-Les enfants ont mangé tout le chocolat.*

On voit très bien maintenant que ce qui importe surtout dans une conversation, c'est que les énoncés enchaînés appartenant aux différents locuteurs perdent en général leur sens linguistique pour acquérir un sens contextuel, pragmatique. Voilà ce qui nous conduit à une notion très importante dans la théorie de la conversation : la notion de *relevance* ou de *pertinence* des énoncés.

### **Notion de relevance**

Toutes les conversations, on l'a remarqué, sauf les coq-à-l'âne et à la limite, les causeries à bâtons rompus, sont des ensembles d'énoncés enchaînés dans une suite logique et cet enchaînement logique repose sur les postulats suivants :

1. Les participants à un échange linguistique doivent avoir un stock commun de connaissances linguistiques et socioculturelles, de croyances, de préjugés et d'expériences. C'est grâce à ce stock commun qu'ils peuvent se comprendre et que la communication passe.
2. Mais si les participants n'avaient que leur seul stock commun susmentionné, toutes leurs conversations risqueraient de tomber en panne aussitôt entamées. Car ils n'auraient rien à se dire, à échanger en dehors des propos relevant de la communion phatique ou de l'évocation des souvenirs plus ou moins lointains. Il leur faut donc, pour entretenir et faire durer un échange linguistique, des choses qui appartiennent à un seul interlocuteur et que l'autre (ou les autres) ignore(nt).

Imaginons par exemple à ce propos un mari qui rentre de son travail et qui dit à sa femme : « Eh bien, ma chérie, je suis rentré de mon travail ». La femme devrait ne pas savoir que dire, puisque l'énoncé de son mari ne contient aucune information.

Nous en venons là au principe du contenu informationnel des propos échangés dans une conversation qui fonctionne, cette fois, sur la base des vases communicants : celui qui possède une information la communique aux autres qui l'ignorent avant ce moment d'énonciation. Mais à la différence des vases communicants, dans le domaine des informations, on en cède une sans la perdre définitivement.

La communication se fonde donc sur le décalage d'informations, ou, autrement dit, sur la nouveauté ou l'inédit des propos échangés. Si dans un exemple donné précédemment, l'interlocuteur A demande à B : « Où est ma boîte de chocolat ? », il doit avouer là-dessus qu'il ignore quelque chose et il espère que son interlocuteur va l'en mettre au courant. Les réponses : « Dans le buffet », « Sur ton bureau », « Dans le frigo », pas nouvelles pour B, sont alors considérées

comme nouvelles pour A. Il en résulte que toutes les questions, dans un échange linguistique, viennent du décalage d'informations entre les interlocuteurs. Mais il ne faut pas confondre les questions posées dans une conversation réelle avec des questions d'ordre « pédagogique », important outil de travail des enseignants. L'anecdote suivante en illustre bien la différence :

*La petite Catherine, après ses premiers jours de travail à l'école primaire, dit à sa mère :*

-Maman, mon maître ne sait presque rien.

-Comment ça ? demande la mère, étonnée.

-Mais il nous pose des questions tout le temps !

À propos de la nouveauté des propos échangés nous devons distinguer plusieurs niveaux du contenu informationnel. C'est-à-dire qu'une nouveauté peut être : référentielle (relative au contexte ou au monde extérieur), affective (relative à l'attitude du locuteur), allocutive (relative à ce que le locuteur veut signifier)...

Dans l'exemple donné plus haut, l'énoncé « Je suis rentré du travail » fait par le mari, quand il est produit avec une intonation particulière mise par exemple sur le groupe de mots « du travail », prendra un sens assez nouveau pour la femme. Cette fois, l'information portera sur l'attitude du mari envers son travail, précisant qu'il en est peut-être bien ennuyé....

Prononcé d'une certaine manière, la même phrase du mari prendra une force allocutive qui n'a rien à voir avec l'expression littérale de l'énoncé. Cette force signifie par exemple : « Je suis fatigué, qu'on ne me dérange pas ! J'ai besoin d'un peu de repos avant dîner... »

Considérons maintenant l'échange linguistique dont il a été question au début du chapitre.

À la question du locuteur A :

*(Q) – Où est ma boîte de chocolat ?*

l'interlocuteur B donne une des réponses suivantes :

*(1) Où est donc la neige d'antan ?*

*(2) Les enfants ont été dans la chambre.*

*(3) J'avais faim.*

*(4) Je vais manquer mon train.*

*(5) Où est donc votre ordonnance de régime ?*

Toutes ces réponses, on le voit bien, ne constituent aucune nouveauté pour le locuteur A. Outre les questions de retour, les phrases déclaratives peuvent être même supposées connues de ce locuteur. On se rend compte pourtant que la communication passe très bien avec elles, parce que chacune d'elles, prise ensemble avec la question posée dans un contexte non linguistique défini, permet de tirer le sens global de l'échange linguistique.

Nous sommes ainsi arrivés aux significations suivantes :

(Q)+(1) : *On ne saurait trouver de réponse pour une telle question.*

(Q)+(2) : *Ce sont les enfants qui ont mangé le chocolat.*

(Q)+(3) : *C'est moi qui ai mangé le chocolat.*

(Q)+(4) : *Je suis pressé, je n'ai pas le temps de m'en occuper.*

(Q)+(5) : *Pourquoi poser une telle question quand on est en régime ?*

Les énoncés apparemment non informatifs (qui ne donnent aucun élément nouveau en dehors du stock commun des interlocuteurs) sont appelés *relevants* ou *pertinents* s'ils nous permettent de déduire la signification globale de l'échange linguistique à partir d'eux et à partir du stock commun des interlocuteurs dans un contexte donné. En d'autres termes, un énoncé P est dit pertinent pour un énoncé Q si l'ensemble composé de P, de Q et du stock commun des interlocuteurs engendre une information qui n'est déductible ni de P ni de Q, chacun étant uniquement fondé sur le stock commun. Considérons par exemple les énoncés suivants :

(a) Si Jean est prêt à payer dix francs, Pierre lui donnera la réponse.

(b) *Jean est prêt à payer dix francs.*

(c) *Pierre lui donnera la réponse.*

L'information (c) n'est pas déductible de (a) ni de (b). Elle vient de l'ensemble (a)+(b)+ des preuves solides montrant que Pierre tient toujours ses promesses, que c'est un homme digne de confiance...

L'information (c) constitue l'implication pragmatique de l'échange linguistique.

### **Implicatures conversationnelles**

Avec la notion de relevance ou de pertinence nous sommes amenés maintenant à présenter les fameuses implicatures conversationnelles découvertes par Grice.

Mais commençons d'abord par un exemple. Si, à la question du locuteur A : « *Est-ce que Charles est un bon candidat pour la chaire de mathématiques ?* » l'interlocuteur B donne la réplique : « *Il sait bien l'orthographe.* », alors, dans le cas où nous sommes sûrs qu'il ne s'agit pas d'un coq-à-l'âne, ayant des preuves solides sur l'état mental normal de l'interlocuteur B, nous pouvons comprendre ce que veut dire B, c'est que Charles n'est pas du tout un bon candidat.

Il est donc question ici d'une implication pragmatique. Cette implication est possible si et seulement si nous considérons l'énoncé donné comme pertinent. Grice appelle « *implicatures conversationnelles* » les implications pragmatiques venant d'un énoncé que les participants à un échange linguistique considèrent comme pertinent et qui est pris ensemble avec des prémisses additionnelles ne faisant pas partie du stock commun des interlocuteurs. Ces prémisses, le locuteur attend que l'allocutaire les établisse lui-même. C'est grâce à ces prémisses additionnelles qu'il est

possible de faire des implications pragmatiques d'un énoncé. D'après Grice, il y a plusieurs types d'implications pragmatiques d'un énoncé en dehors de son interprétation littérale. Les critères de la classification se basent sur le degré de pertinence des énoncés. Premièrement, ce sont des implications pragmatiques venant de l'énoncé lui-même associé à celui qui le précède et à certains éléments du stock commun des interlocuteurs, susceptibles d'être la connexion des deux énoncés. Deuxièmement, des implications pragmatiques qui sont justement ces prémisses additionnelles ne faisant pas partie du stock commun des interlocuteurs mais nécessaires à l'établissement de la connexion. Et dernièrement, des implications pragmatiques qui viennent des prémisses additionnelles prises ensemble avec l'énoncé lui-même et avec celui qui le précède en même temps qu'un certain nombre d'éléments d'une situation socioculturelle donnée.

Dans tous les échanges linguistiques, les locuteurs ont toujours l'intention de rendre leurs énoncés pertinents afin de permettre une formulation rapide des implications pragmatiques. Pourtant celles-ci ne seront possibles que dans la mesure où les auditeurs entendront trouver une certaine pertinence dans les énoncés en question.

### **Analyse structurale de la conversation, unités communicatives**

Comme d'habitude, du moment qu'il s'agit d'étudier la structure d'un certain objet, il faut d'abord penser à en établir les unités. Étant donné que la conversation est effectuée dans le cadre d'un échange linguistique direct, immédiat, qui peut être même une conversation téléphonique, les unités auxquelles on pense en premier lieu sont des unités d'ordre communicatif.

### **Tours de parole**

Dans une conversation, les interlocuteurs parlent à tour de rôle. Si elle est bien ordonnée (par exemple, quand elle est menée par des gens très cultivés et très polis), on passe d'un tour de parole à un autre au moment où un locuteur s'arrête, et un autre commence alors à parler. Bien sûr, il faut compter aussi des pauses et des silences quelquefois prolongés voire gênants. Mais le plus souvent on a affaire à des situations assez compliquées dans lesquelles, par exemple, la discussion s'échauffe et le ton monte. Il arrive que, dans ce cas, les interlocuteurs deviennent indisciplinés et ne respectent plus les tours de parole, chacun cherchant à placer son mot. De telle sorte qu'il y a des tours de paroles émaillés de vociférations, d'interruptions, d'incises...enfin de mots ou d'ensembles de mots parasites et perturbateurs.

Notre point de vue à propos des « interventions parasites » est qu'il faut les éliminer de toutes les considérations méthodologiques et épistémologiques non pas pour simplifier les choses, mais pour respecter la nature intrinsèque de la conversation. En effet, nous pensons qu'un tour de parole est valable si et seulement si les auditeurs en prennent acte, et qu'il provoque chez le

destinataire une certaine réaction linguistique manifeste. En d'autres termes, un tour de parole doit être légitime, en ce sens que, la conversation étant socialement institutionnalisée, on ne parle qu'au moment où l'on en a le droit.

Considérons le petit morceau suivant tiré d'une conversation :

- Qu'est-ce que c'est ?*
  - Un camion pour les Halles.*
  - Il s'est arrêté ?*
  - Le temps de prendre 20 litres....*
- (Simenon)

Dans l'exemple ci-dessus, les tours de parole sont nettement délimités et se succèdent dans un ordre parfait. Un participant à l'échange linguistique pose des questions et l'autre est obligé d'y répondre.

Ainsi, un tour de parole est assumé par un locuteur jusqu'à ce qu'il s'interrompe, pour céder la parole à un autre. On peut envisager aussi des cas-limites où un locuteur est obligé, pour une raison ou pour une autre, de s'interrompre sans que l'idée qu'il veut exprimer soit complète. Il est également légitime qu'il soit interrompu de la sorte. L'étude des tours de parole entraîne à coup sûr un examen approfondi du statut des locuteurs. D'un côté, il y en a qui sont actifs, c'est-à-dire qui sont des participants réels et de plein droit à la conversation ; de l'autre, les locuteurs passifs ne participent à l'échange linguistique que d'une façon accidentelle, sans en être conscients ou d'une façon indirecte. La conversation ci-dessous nous apportera de nombreux renseignements à ce propos :

**Participants :**

- *Les parents (35-40 ans), petits fonctionnaires.*
- *Leurs deux enfants, un garçon et une fille (12-13 ans).*
- *Le journaliste de la Télévision.*

Le journaliste : Bonsoir Mesdames, bonsoir Messieurs. Voyons d'abord l'actualité en France.

Le fils                    Dis, papa, j'ai pas fini mon problème. Tu pourras m'aider après dîner ?

Le père                    Hein ? Pendant les informations tu te tais.

Le journaliste        La semaine prochaine, grèves dans les lycées et collèges.

La fille                    Chic alors ! On ira pas à l'école !

La mère                    Oh là là ! Vous serez à la maison toute la journée.

Le journaliste        Passons maintenant à l'actualité internationale. Reprise des expériences nucléaires....

Dans la conversation ci-dessus, on le voit bien, il n'y a que les parents et les enfants qui sont actifs, tandis que le journaliste de la télévision y participe de façon indirecte. Ses tours de parole ne servent pas d'amorce pour déclencher la parole chez les participants authentiques.

### Actes linguistiques et actes non linguistiques

Tout le monde est convaincu à l'heure actuelle de l'efficacité de l'approche fonctionnelle dans l'apprentissage d'une langue. Cela veut dire que l'on met au premier plan sa fonction de communication. Parler, c'est réaliser des actes de langage : ordonner, demander quelque chose, s'excuser, promettre, accepter, refuser..... C'est chercher à produire un certain effet sur l'allocutaire.

Dans cette perspective, un tour de parole doit comprendre des actes de langage ou plus précisément, plus d'un acte de langage. Comme les actes de langage se manifestent en principe par des formes verbales, il serait erroné d'affirmer qu'un tour de parole ne contienne que des actes de langage. Car, en dehors de ceux-ci, il existe des actes non verbaux qui contribuent à déclencher quelquefois une réaction verbale. Les gestes, par exemple, sont des actes non verbaux ou non linguistiques. Une question se pose alors et mérite que nous nous arrétions ici pour l'examiner à fond. Il s'agit de la nature communicative des gestes ou du langage gestuel.

Il y a longtemps déjà, un mathématicien et sémiologue russe, A. Kondratov, dans son livre *Son et signe* publié à Moscou en 1968, a montré l'ambiguïté du langage gestuel par une histoire passionnante et véritablement spirituelle.

*Une des sagas composées par les scaldes (poètes scandinaves) contient la relation d'une joute savante entre un sage doublé d'un théologien et un Viking borgne d'une grande bravoure.*

*Le sage montra un doigt. Le viking, lui, en montra deux. Le sage leva trois doigts, à quoi le viking répondit en brandissant le poing. Le sage sortit une cerise, la mangea et cracha le noyau. Le viking prit une groseille à maquereau et l'avalait.....La discussion se poursuivit de la sorte jusqu'à ce que le célèbre sage s'avouât vaincu.*

*On demanda au sage de s'expliquer. Dans sa réponse (qu'il fit non par geste mais en langage ordinaire), il déclara : « Mon rival est un véritable puits de science ! Je lui ai montré un doigt pour dire 'Dieu est un', mais levant deux doigts, il m'a judicieusement rappelé qu'outre Dieu le père il y a aussi Dieu le fils. Essayant alors de tendre un piège à mon adversaire, je lui ai montré trois doigts, comme pour lui dire 'Dieu le père, Dieu le fils et le Saint-Esprit, peut-être y en a-t-il même trois ? Mais il a très adroitement évité le traquenard en me montrant le poing : Dieu est unique dans l'inaccessible Trinité.*

*Je lui ai alors montré une cerise, ce qui voulait dire : la vie est douce comme ce fruit. Or, il m'a de nouveau confondu en mangeant une groseille à maquereau, ce qui signifiait : non, la vie vaut mieux qu'un fruit sucré, elle est légèrement acide, ce qui la rend encore plus précieuse ! A la vérité, c'est bien le plus sage de tous les théologiens du monde ! conclut le sage d'un air accablé.*

*« Est-ce qu'il a bien interprété votre discussion ? » a-t-on alors demandé au Viking. Je n'ai jamais eu la moindre intention de lui parler de Dieu, a répondu 'le plus sage des théologiens'. Simplement, cet insolent m'a montré un doigt en insinuant qu'étant borgne, j'étais bien*



*présomptueux d'essayer de discuter avec lui. J'ai levé deux doigts pour lui signifier que mon oeil unique valait bien les deux siens. Il m'a alors montré trois doigts, comme pour me dire : Trêve de plaisanteries ! Nous n'avons que trois yeux à nous deux.*

*Que me restait-il à faire ? J'ai brandi le poing, ce qui voulait dire : Ce n'est pas avec des paroles, mais avec ça qu'on corrige des insolents comme toi. Il m'a répondu : Allons donc ! Je te mangerai comme cette cerise et recracherai les os ! Alors j'ai avalé une groseille à maquereau pour lui faire comprendre que, moi, je le mangerais tout entier sans même laisser un os.*

*Comme on le voit, dit Kondratov, il n'est pas si facile de s'expliquer par des gestes. Et pour cause.*

Il est clair qu'une conversation immédiate et directe doit se composer d'actes linguistiques (verbaux) et d'actes non linguistiques (non verbaux) qui se complètent et qui en font partie intégrante. Et aussi qu'il est impossible que les actes linguistiques ou non linguistiques, à eux seuls, puissent constituer une conversation réelle. C'est ainsi que, même dans ses formes verbales, toute conversation est riche en indices d'énonciation, par exemple en indices déictiques (Je-Ici-Maintenant).

Toujours d'après Kondratov, il y a deux mille ans, Cicéron recommandait aux orateurs de se rendre compte que tous les mouvements de l'âme (la parole s'entend), doivent s'accompagner de gestes aptes à clarifier les actes et les pensées : gestes de la main, des doigts, du bras étendu en avant ou du pied frappant le sol, et surtout mimique des yeux...

Quant au rhéteur latin Quintilien, il composait même une sorte de vocabulaire de gestes.

De nos jours, chez presque tous les peuples du monde, les gestes de la main et la mimique du visage ne sont point tant destinés à remplacer la parole qu'à la compléter. Les gestes expriment nos sentiments, renforcent le sens des mots, confèrent à la parole de nouvelles nuances de sens, et à l'occasion, font dire aux mots le contraire de ce qu'ils signifient (au moyen d'une mimique ironique ou d'un clignement d'yeux), à tel point que dans certains cas, il vaut mieux se fier à l'intonation et à la mimique du visage qu'aux paroles.

A. Kondratov cite le linguiste français J. Marouzeau, qui, à propos de la mimique du visage chez les Français, a écrit :

*« Selon la position des lèvres, un clignement d'yeux équivaut tantôt à une entente secrète, tantôt à de la méfiance, tantôt à de la malice. Des yeux largement ouverts indiquent soit la curiosité, soit la surprise. Quand on fait la moue, c'est qu'on n'est pas content. Un sourire peut exprimer la tendresse, le doute ou la moquerie. Des plis verticaux sur le front signifient qu'on est pensif ou étonné, tandis que des plis horizontaux correspondent à un accès de colère ou à une menace. ».*

Marouzeau a parlé aussi des gestes de la main. La main étendue la paume en l'air indique

l'accord en toute franchise. Si la paume est tournée en avant, c'est un refus. Les mains jointes expriment une prière. L'index pointé vers le haut équivaut à un avertissement, dirigé vers l'avant il prévient un danger, appliqué contre le front il indique qu'on réfléchit, pressé contre les lèvres, il invite au silence. Les mains sur les hanches, c'est un défi, les bras croisés, c'est un geste de bravade.

Si nous nous référons maintenant à la théorie des actes de langage, nous verrons qu'un acte non verbal (un geste par exemple) de la part de l'allocutaire peut révéler ce qu'il pense de l'acte verbal du locuteur, ou autrement dit, comment il interprète l'acte illocutionnaire et l'acte perlocutionnaire de l'énoncé du locuteur.

Considérons là-dessus quelques exemples.

*Exemple 1 :*

*Je t'annonce une triste nouvelle....Non, absolument non ! Pierre est sain et sauf ; seulement sa voiture est foutue !*

On peut imaginer de la façon suivante la structure de ce tour de parole. Tout d'abord c'est l'acte linguistique du locuteur qui consiste à annoncer une nouvelle : « Je t'annonce une triste nouvelle ». L'expression du visage de l'allocutaire (grande émotion, vive inquiétude), acte non verbal provoqué par l'acte linguistique, renseigne le locuteur sur le fait qu'il s'agit d'une interprétation inexacte de la nouvelle. D'où la mise au point « Non, non, Pierre est sain et sauf ». Car le locuteur pense que son allocutaire s'inquiète de ce qui est arrivé à Pierre, un être qui lui est cher par exemple. Et il s'empresse de donner l'information explicite.

*Exemple 2 :*

*Un policier t'attend en bas...Quoi ? Ne t'inquiète pas. Il me semble qu'il vient te chercher pour une affaire personnelle.*

La structure de ce tour de parole, tout comme celle du tour de parole dans l'exemple précédent, s'analyse en premier lieu en un acte linguistique (l'annonce d'une visite), en second lieu un acte non verbal de la part de l'allocutaire (l'inquiétude marquée sur le visage), une réaction linguistique à cet acte, et, en dernier lieu un acte d'information dont la force perlocutionnaire est d'apaiser l'auditeur.

### **Formes linguistiques des actes verbaux**

1. Toutes les conversations, on l'a vu, sont émaillées d'indices d'énonciation, de deixis personnelle et de deixis spatio-temporelle : *je, tu, nous, vous, ici, là, aujourd'hui, demain, lundi, pour le moment, dans le temps, ceci, celle-là, là-bas...* Elles contiennent aussi un grand nombre d'énoncés performatifs : *je t'annonce, je te promets, je te demande de, je te prie de, j'avoue que, nous déclarons la séance ouverte, je refuse de, je vous remercie,....* Mais la plupart du temps, on

a affaire à des énoncés non performatifs, qui ont la même valeur illocutionnaire que les énoncés performatifs, c'est-à-dire qu'ils visent à réaliser les mêmes actes de langage au moment de l'énonciation.

*Enoncés performatifs*

- *Je refuse*
- *Je te pardonne...*
- *Je suis d'accord et...*
- *Je te promets de...*
- .....

*Enoncés non performatifs*

- *Pas question !*
- *N'en parlons plus !*
- *Vas-y !*
- *Ça, c'est sûr !*
- .....

Il est alors souhaitable qu'on établisse une taxinomie des formes linguistiques faisant partie des énoncés non performatifs et réalisant des actes de langage au moment de l'énonciation dans une conversation. Jusqu'à maintenant une telle entreprise n'a attiré que très peu l'attention des chercheurs et des enseignants, sauf, bien sûr, des auteurs de « Un Niveau Seuil » qui ont le mérite de donner une liste assez remplie d'actes de parole.

**2. Formes linguistiques de quelques actes de langage usuels :**

- Acte phatique :

- Allô, tu m'entends ?*
- Vous m'entendez ? (dans une conversation téléphonique)*
- Eh bien ! Tiens ! (Tenez !)*
- Ça va ? Comme il fait beau !*
- Quoi de neuf ?*
- Dis-donc ! (Dites-donc !)*
- Voyons !*

- Acte d'évasion :

- Peut-être...*
- Ça dépend.*
- Ça se peut.*
- On ne sait jamais.*
- Oui, tout est possible.*
- Si tout est dans l'ordre des choses...*

- Acte de protestation :

- Tu parles !*
- Penses-tu !*
- Mais c'est trop fort !*

- Acte d'encouragement, d'exhortation :

*C'est parfait !*

*Bravo !*

....

- Acte de « prendre acte » :

*Oui.*

*Je m'en doutais.*

*Mon Dieu !*

*Je vous écoute.*

.....

- Acte par lequel on oblige quelqu'un à répondre :

*N'est-ce pas ?*

*Pas vrai ?*

*Eh bien !*

....

- Acte par lequel on oblige quelqu'un à continuer :

*Et alors ?*

*Et après ?*

- Acte par lequel on demande d'aboutir à une conclusion :

*Et enfin ?*

....

- Acte de consolation :

*Ce n'est rien.*

*Ça n'a pas d'importance.*

*Ne vous en faites pas !*

*C'est la moindre des choses.*

*C'est absolument normal.*

*Ça arrive souvent comme ça.*

- Acte par lequel on oblige à préciser :

*Mais enfin...*

*Où voulez-vous en venir ?*

*C'est-à-dire ?*

-Acte de reprise de la question :

*« Que pensez-vous de Paris ? »*

*Ce que j'en pense ? Mais c'est une ville merveilleuse !*

## Recherche des unités linguistiques

### Segment

Si l'énoncé est le résultat de l'énonciation, c'est-à-dire la réalisation verbale des actes de langage visant à un effet global sur l'allocataire, alors, chaque tour de parole ne saurait en contenir un, ni plusieurs. Car en effet, et on l'a bien vu d'ailleurs, dans une conversation, tout est spontané, en réponse à des actes particuliers qui s'enchaînent mais qui sont éparpillés tout au long de l'échange linguistique. Reprenons la petite conversation déjà donnée :

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- Un camion pour les Halles.
- Il s'est arrêté ?
- Le temps de prendre 20 litres.

Dans cette micro-conversation, les tours de parole « Qu'est-ce que c'est ? » et « Il s'est arrêté » peuvent se considérer comme des phrases complètes. Tandis que « Un camion pour les Halles » et « Le temps de prendre 20 litres » ne sont que des fragments de phrase, des adjonctions à ce qu'on a dit précédemment. Mais voilà justement ces fragments qui vont constituer le point de départ de notre recherche sur la conversation.

Examinons maintenant un autre exemple.

- *Bonjour, messiou Charles, dit Mado Ptits-Pieds qui était en train de servir un client.*
- *Bonjour Mado, répondit Charles sans la regarder.*
- *C'est elle ? demanda Turandot.*
- *Gzactement, répondit Charles.*
- *Elle est plus grande que je croyais.*
- *Et alors ?*
- *Ça me plaît pas. je l'ai dit à Gaby, pas d'histoires dans ma maison.*  
(R. Queneau, Zazie dans le métro).

Une fois de plus, et dans cette petite conversation sur « Zazie », les fragments « Gzactement », « Et alors ? », « pas d'histoires dans ma maison » demandent que nous les prenions au sérieux et leur conférions un statut épistémologique particulier. Nous sommes amenés ainsi à poser *le segment* comme unité de départ dans nos recherches sur les formes linguistiques de la conversation. Coulter, dans son ouvrage sur la théorie du discours (*A theory of discourse- London-Oxford*), s'est intéressé lui aussi à cette unité qu'il appelait *move*, mais *le move* dans le sens de Coulter se composerait d'actes. Ce en quoi nos points de vue divergent.

Comment s'analyse alors une conversation en segments ? Nous avons distingué, on l'a vu, deux plans de nature différente quant à la conversation. Les actes appartiennent, autant que nous le concevions, au plan de communication au même titre que les tours de parole. Tandis que les segments (ou les *moves* de Coulter), formes linguistiques, doivent appartenir au plan linguistique ?

Nous nous proposons de considérer l'exemple suivant :

*Le malade* : *Bonjour Docteur.*

*Le médecin* : *Bonjour Monsieur.*

*Le malade* : *J'ai mal aux pieds, au ventre, à la tête...*

*Le médecin* : *Vous avez mal où.....exactement ?*

*Le malade* : *Où ai-je mal exactement ? Mais j'ai mal aux pieds, au ventre....*

*Le médecin* : *Une seconde, c'est aux pieds, c'est au ventre, c'est à la tête que vous avez mal ?*

*Le malade* : *Oui, c'est cela.*

(Tiré de « Cartes sur table », méthode de français).

Pour cette micro-conversation, nous pouvons établir, dans un premier temps, cette correspondance grossière :

SEGMENTS	ACTES
(1) <i>Bonjour Docteur !</i>	-Salutation, acte d'ordre 1(*)
(2) <i>Bonjour Monsieur !</i>	-Salutation, acte d'ordre 2(*)
(3) <i>J'ai mal aux pieds, au ventre...</i>	-Description d'un fait
(4) <i>Vous avez mal où ?</i>	-Interrogation
(5) <i>Où ai-je mal...</i>	-Reprise de question
(6) <i>Mais j'ai mal...</i>	-Reprise de la description, affirmation
(7) <i>Une seconde...</i>	-Demande d'attendre ou de s'interrompre
(8) <i>C'est aux pieds....-</i>	Demande de précision, insistance
(9) <i>Oui, c'est ça.</i>	-Confirmation.

(\*) Les auteurs de « Un Niveau Seuil » appellent *actes d'ordre 1* les actes de langage produits sans qu'ils soient sollicités, et *actes d'ordre 2* les réactions linguistiques aux actes d'ordre 1.

### Syntaxe des segments

Dans les exemples que nous venons d'examiner, les segments considérés comme unités de départ d'une conversation s'enchaînent dans un ordre séquentiel, et donnent par là même l'impression d'être des blocs mis en concaténation les uns après les autres. Mais il s'agit là d'une fausse impression, car le fonctionnement syntaxique des segments se révèle beaucoup plus complexe qu'on ne croit. Proposons-nous de considérer, dans cette perspective, le dialogue suivant :

*Le metteur en scène* : *D'où venez-vous ?*

*La star* : *Pourquoi d'où est-ce que je viens ? Mais de Deauville !*

*Le metteur en scène* : *Et alors ?*

*La star* : *J'étais sur le point de rentrer quand j'ai reçu un coup de fil...*

*Le metteur en scène : Un coup de fil ? Mais quel coup de fil ?*

*La star: De vous-même, Monsieur, disant qu'étant donné que la répétition était retardée, je pourrais prolonger un peu mes vacances...*

(Leçon de transition, Un enlèvement, VIF)

Analysons d'abord le segment « Pourquoi d'où est-ce que je viens ? ». Si nous posons :

*A = d'où venez-vous ?*

alors, une transformation énonciative (du discours direct en discours indirect) le fera passer au segment:

*A' = d'où est-ce que je viens. (Vous me demandez d'où je viens.)*

et enfin, une transformation d'enchâssement nous donne :

*B= Pourquoi A' ? (Pourquoi est-ce que vous me demandez d'où je viens).*

Ainsi, nous pouvons poser ce qui suit :

- (1) Les segments d'une conversation ne sont pas des unités homogènes, ni des unités indépendantes les unes des autres.
- (2) Il existe des segments simples et des segments complexes, transformés à partir des segments simples.
- (3) Les transformations qui s'opèrent sur les segments simples relèvent de l'énonciation et non de la distribution des énoncés. Une grammaire transformationnelle de l'énonciation serait donc nécessaire à l'étude des segments, si l'on voulait bien être fidèle à l'approche structuraliste des années soixante en l'orientant vers des fins fonctionnelles.

### Échange

Le segment une fois posé avec ses aspects syntaxique et fonctionnel, il nous faut maintenant chercher à déterminer l'unité qui lui est supérieure dans une conversation.

A cet effet, examinons de nouveau la micro-conversation :

- *Qu'est-ce que c'est ?*
- *Un camion pour les Halles.*
- *Il s'est arrêté ?*
- *Le temps de prendre 20 litres.*

C'est un jeu de questions-réponses effectuées alternativement et qui portent sur un même thème défini (l'apparition d'un camion). Un tel jeu sera appelé *un échange* se composant de segments formant non seulement des questions-réponses sur un thème défini, mais aussi des propos-répliques d'ordre général. Ainsi dans la conversation extraite de « Zazie dans le métro », nous avons deux échanges différents :

### Échange I

- Bonjour, messiou Charles.
- Bonjour Mado.

### Échange II

- *C'est elle ?*
  - *Gzactement.*
  - *Elle est plus grande que je croyais.*
  - *Et alors ?*
  - *Ça me plaît pas. Je l'ai dit à Gaby, pas d'histoires dans ma maison.*

Poursuivons. Nous remarquons que, le plus souvent, un échange se fait entre deux interlocuteurs seulement. Mais rien n'empêche qu'il y en ait plus de deux. C'est toujours « Zazie dans le métro » qui offre la conversation suivante à laquelle participent plusieurs personnages : **Échange I**

- Zazie : Ch'suis Zazie, j'parie que tu es mon tonton Gabriel.*
- Gabriel : C'est bien moi, oui, je suis ton tonton.*
- Zazie : Tu sens rien bon.*
- Gabriel : Barbose de chez Dior.*
- Zazie : Tu m'en mettras un peu derrière les oreilles ?*
- Gabriel : C'est un parfum d'homme.*

### Échange II (ordre séquentiel)

- Jeanne Lalochère : Tu vois l'objet. T'as bien voulu t'en charger, eh bien, le voilà.*
- Gabriel : Ça ira.*
- Jeanne : Je peux te faire confiance ? Tu comprends, je ne veux pas qu'elle se fasse violer par toute la famille.*
- Zazie : Mais maman, tu sais bien que tu étais arrivée juste au bon moment, la dernière fois.*
- Jeanne : En tout cas, je ne veux pas que ça recommence.*
- Gabriel : Tu peux être tranquille.*
- Jeanne : Bon, alors je vous retrouve ici après-demain pour le train de six heures soixante.*
- Gabriel : Côté départ.*
- Jeanne : Natürlich.*

### Échange III

- Jeanne : A propos, ta femme, ça va ?*
- Gabriel : Je te remercie. Tu viendras nous voir ?*
- Jeanne : J'aurai pas le temps.*
- Zazie : C'est comme ça qu'elle est quand elle a un Jules, la famille ça compte plus pour elle.*
- Jeanne : A rvoir, ma chérie. A'rvoir, Gaby.*



Nous venons de constater que dans l'exemple ci-dessus, l'échange I se fait entre deux personnages, tandis que l'échange II et l'échange III se font entre trois personnages.

### **Syntaxe des échanges**

A l'instar du fonctionnement syntaxique des segments (des *moves*), celui des échanges offre les mêmes caractéristiques.

(1) Les échanges d'une conversation ne sont pas des unités homogènes ni des unités indépendantes les unes des autres.

(2) Il existe des échanges simples et des échanges complexes, transformés à partir des échanges simples.

(3) Les transformations qui s'opèrent sur les échanges simples relèvent de l'énonciation et non de la syntaxe des énoncés.

Nous avons présenté dans les exemples donnés des échanges simples. C'étaient des échanges faits dans l'ordre séquentiel et basé sur des thèmes successifs : on a sauté d'un thème à un autre. Ainsi dans l'échange I du dernier exemple, Zazie fait la connaissance de son tonton Gabriel ; dans l'échange II, c'est Jeanne qui confie sa fille à son frère et dans l'échange III, un échange presque phatique, Jeanne et Gabriel échangent des propos insignifiants sur le sentiment qu'ils éprouvent envers leur famille.

Les échanges complexes viennent de transformations énonciatives variées : association d'idées, reprise des thèmes déjà abordés, enchâssement des thèmes parallèles et interaction des conversations simultanées. Voici un exemple sur l'interaction des échanges.

**Thème général** : Conflit des générations.

**Situation** : Deux retraités Marcel et Henri sur une terrasse de café. Une serveuse, Marie. Des couples de jeunes sur la place d'un village de province.

### **Échange I (simple)**

*Une jeune fille et un jeune homme en train de s'embrasser.*

*La jeune fille : Arrête, il faut que je parte.*

*Le jeune homme : On se voit ce soir ?*

*La jeune fille : D'accord, à huit heures ici.*

### Échange II (interaction)

Marcel : *Hm. La vie a bien changé ! De mon temps, on s'embrassait pas dans la rue. Si ça continue...*

Henri : *Hé, pourquoi pas ?*

### Échange III (simple)

*Deux jeunes dans un groupe.*

*Le premier: Tu vas pas au boulot ?*

*Le deuxième: Non, aujourd'hui, ça ne me dit rien. Dis, tu pourrais me prêter mille balles ?*

*Le premier: Oh, écoute....*

### Échange IV (interaction)

Marcel : *T'as entendu ? Ça m'étonne pas. Le travail, ça, i connaissent pas. I font jamais rien. I sont toujours en vacances. Moi, à quatorze ans, j'étais à l'usine. J'avais pas le temps de courir les filles. Envie ou pas, fallait y aller.*

Henri : *Travailler ! Le travail, y a pas que ça dans la vie. I faut s'amuser aussi.*

### Échange V (interaction)

*Un jeune chante.*

Marcel : *Et encore. S'ils savaient chanter ! Marie, deux Ricards !*

Marie : *En tout cas, ils boivent moins que vous.*

Et maintenant nous considérons un exemple sur l'enchâssement des échanges. Il s'agit d'une conversation tirée du roman « Bel-Ami » de G. de Maupassant.

Bel-Ami : *Eh bien ! Comment ça s'est-il passé ?*

Suzanne : *Oh ! Ça a été terrible, chez maman surtout.*

Bel-Ami : *Votre maman ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Contez-moi ça.*

Suzanne : *Ça a été affreux. Je suis entrée chez elle et je lui ai récité ma petite affaire que j'avais bien préparée. Alors elle a pâli, puis elle a crié : « Jamais, jamais ! ». Moi, j'ai pleuré, je me suis fâchée, j'ai juré que je n'épouserais que vous. J'ai cru qu'elle allait me battre. Elle est devenue comme folle ; elle a déclaré qu'on me renverrait au couvent, dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue comme ça, jamais ! Alors papa est arrivé en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne s'est pas fâché tant qu'elle, mais il a déclaré que vous n'étiez pas un assez bon parti. Comme ils m'avaient mise en colère aussi, j'ai crié plus fort qu'eux. Et papa m'a dit de sortir avec un air dramatique qui ne lui allait pas du tout. C'est ce qui m'a décidée à me sauver avec vous. Me voilà, où allons-nous ?*

Bel-Ami : *Il est trop tard pour prendre le train.....*

Cette conversation a ceci de particulier qu'il y a deux échanges enchâssés l'un dans l'autre. L'échange enchâssant est celui fait par Bel-Ami et Suzanne, l'échange enchâssé est la scène dramatique chez les Walter à laquelle participent Suzanne et ses parents.

### **Transaction**

L'unité linguistique supérieure à l'échange est *la transaction*. Par transaction, on entend un ensemble d'échanges sur des thèmes particuliers qui mènent à un thème général.

Revenons à la conversation entre Zazie, Gabriel et Jeanne Lalochère (« *Zazie dans le métro* »).

Les échanges :

*I* : entre Zazie et Gabriel (*Zazie se présente à son tonton*).

*II* : entre Jeanne, Gabriel et Zazie (*Jeanne confie sa fille à son frère*

*III* : entre Jeanne, Gabriel et Zazie (*propos échangés sur la famille*)

qui vont des thèmes particuliers au thème général (Gabriel prend en charge la fille de sa soeur) et forment une transaction en ce sens que la conversation peut être close sur le dernier échange et qu'il existe entre les échanges un certain rapport thématique.

Il en est de même des échanges entre Bel-Ami et Suzanne en ce qui concerne la fugue de celle-ci. L'exemple donné plus haut n'est que l'échange placé entre les deux autres : le premier est fait dès l'apparition de Suzanne chez Bel-Ami ; le dernier a lieu après la relation de ce qui s'est passé chez les Walter et au moment où Bel-Ami décide d'enlever son amante. Les trois échanges (deux enchâssants et un enchâssé) forment donc une transaction, dont le thème général est constitué sur la base des arguments en faveur de la fugue de la jeune fille.

La conversation suivante, tirée de « *l'Avare* » de Molière contribuera à clarifier la notion de *transaction*.

### **Échange I :**

*Harpagon* : *Ho ça, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dîner.*

*Maître J.* : *Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? Car je suis l'un et l'autre.*

*Harpagon* : *C'est à tous les deux.*

*Maître J.* : *Mais à qui des deux le premier ?*

*Harpagon* : *Au cuisinier.*

*Maître J.* : *Attendez donc, s'il vous plaît.*

### **Échange II :**

*Harpagon* : *Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?*

*Maître J.* : *Vous n'avez qu'à parler.*

*Harpagon : je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.*

Maître J. : (à part) Grande merveille !

Harpagon : Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

Maître J. : Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon : Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah, ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent, toujours parler de l'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

Valère : Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais pour agir en habile homme il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître J. : Bonne chère avec peu d'argent !

Valère : Oui.

Maître J. : Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harpagon : Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Maître J. : Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère avec peu d'argent.

Harpagon : Haye ! Je veux que tu me répondes.

Maître J. : Combien serez-vous de gens à table ?

Harpagon : Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère : *Cela s'entend.*

Maître J. : *Hé bien ! Il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages. Entrées...*

Harpagon : *Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville entière.*

Maître J. : *Rôt...*

Harpagon : *Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.*

Maître J. : *Entremets...*

Harpagon : *Encore !*

Valère : *Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? Et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ?*

## Échange II' (enchâssé dans l'échange II)

*Digression sur la sobriété alimentaire.*

Valère : *Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il n'y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.*

Harpagon : Il a raison.

Valère : *Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux qu'on*

invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et suivant le dire d'un ancien , il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.

Harpagon : Ah ! Que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'ai entendue de ma vie ! Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Valère : Qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Harpagon : Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Valère : Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon : Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère : *Je n'y manquerai pas.*

### **Échange II (suite)**

Valère : *Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je réglerai tout cela comme il faut.*

Harpagon : Fais donc.

Maître J. : Tant mieux ! J'en aurai moins de peine.

Harpagon : Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère : *Reposez-vous sur moi.*

### **Échange III :**

Harpagon : *Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.*

Maître J. : *Attendez, ceci s'adresse au cocher. Vous dites...*

Harpagon : *Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...*

Pour l'exemple ci-dessus, nous avons en résumé :

- l'échange I : Harpagon fait venir maître Jacques en tant que cuisinier.
- l'échange II : discussion sur la préparation d'un souper avec digression de Valère sur la sobriété en nourritures (échange II').
- l'échange III : ordre qu'Harpagon donne à maître Jacques en tant que cocher.

Tous les échanges de l'exemple, y compris l'échange enchâssé, forment une transaction qui a pour thème général la conception d'un avare pour l'offre d'un souper, conception à laquelle maître Jacques ne veut pas se joindre. Il s'agit d'une transaction négative, puisque l'activité langagière d'Harpagon n'a pas donné son effet escompté, sauf, bien entendu, les flatteries de Valère qui n'ont fait que tourner la transaction vers une autre direction.

### **Syntaxe des transactions**

Y a-t-il des transactions simples, des transactions complexes et des transformations énonciatives qui s'opèrent dans l'ensemble des transactions ? La réponse à ces questions est d'abord affirmative. Ensuite, et ceci est plus important, on aura les mêmes transformations pour les transactions que pour les échanges et les segments. Car, il s'agit là d'opérations d'ordre logico-psychologique intrinsèques pour toutes les activités langagières. En ce qui concerne les transactions, les exemples sont nombreux. Cependant, compte tenu de leur dimension encombrante, l'auteur souhaite que les lecteurs veuillent bien en imaginer d'eux-mêmes.

### **Transactions et conversations**

Enfin, il va de soi que des transactions forment une conversation tout entière. Rappelons que la conversation, qui est une communication orale relative à des idées, a toujours un commencement et une fin. Il est de règle que le commencement, comme la fin d'une conversation soit réservé à des propos phatiques. La conversation peut varier d'un simple échange à des transactions successives. Elle revêt son contenu de plusieurs formes expressives, de plusieurs langages et de plusieurs styles. Ainsi, on peut ranger dans les catégories de conversations les simples causeries au coin du feu, les propos échangés des voisins ou des écoliers en route vers l'école, les discussions des marchands et de leurs acheteurs au marché, les interviews, les débats à l'Assemblée Nationale, les entretiens entre Chefs d'Etat, les négociations de paix pour le Proche Orient.... Chacune des conversations mentionnées mérite une étude approfondie quant au style et aux formes linguistiques particulières. Chacune d'elles, toutefois, connaît la même structuration syntaxique que nous avons établie.

### Troisième Chapitre

#### La Narration

##### • Communication narrative

Le schéma de la communication pose aussi de nombreux problèmes pour l'étude de la narration en dehors de ce qui a été mentionné relativement aux personnages, aux énonciateurs et aux énonciataires. Le problème de la référence, par exemple, consiste à situer le récit dans des contextes socioculturels et historiques différents et postule par là sa communicabilité. En effet, le récit ne passe que dans la mesure où le narrateur et le narrataire parlent une même langue, possèdent chacun des connaissances extralinguistiques, et des expériences que l'autre partage entièrement. Les traducteurs connaissent assez bien les difficultés qui surgissent à tout moment quand ils traduisent un récit d'une langue en une autre. A côté des difficultés d'ordre linguistique qu'ils peuvent surmonter, les difficultés contextuelles sont nombreuses et constituent quelquefois de véritables défis. La fonction métalinguistique aussi bien que la fonction poétique du langage au sens de R. Jakobson, ne sont pas à négliger non plus. Elles donnent au récit, en dehors de son sens dénotatif, un sens connotatif dont l'importance est surtout reconnue dans la découverte des couleurs du texte et du style de l'auteur.

Examinons maintenant, toujours dans la perspective de la communication narrative, le problème de la redondance dans les récits. Outre la redondance venant du combat contre les bruits causés par le canal de transmission (communication orale, écrite, téléphonique....) et réalisée par un comportement langagier particulier (répétitions, questions métalinguistiques, propos phatiques....), le récit comporte en général plusieurs autres procédés de redondance considérés comme propres à sa nature. Contentons-nous d'une seule remarque. On sait que plus le récit est riche en personnages, plus il est brouillé et moins on en suit le fil. Dans le cas où la perturbation dépasse une certaine limite, on doit arranger les mots-substituts d'une façon adroite sous peine de fatiguer outre mesure les lecteurs ou les auditeurs. En effet, les pronoms *il, elle, ils, elles, eux...* deviennent ambigus et on est obligé soit de reprendre le nom propre des personnages, soit de les désigner par des appellations stylistiques, c'est-à-dire des reprises d'un mot ou groupe de mots par un autre mot ou groupe de mots d'une même dénotation.

Par exemple, si on lit un récit sur la vie d'Alexandre Yersin, cet homme célèbre dans la mémoire des Vietnamiens de tous les temps, le nom propre de l'homme peut être remplacé tout au long du récit par les groupes de mots suivants :

- ce disciple de Pasteur
- ce saint
- le savant
- le bienfaiteur des pauvres

- le grand médecin
- le grand microbiologiste

Et si nous avons à raconter la vie d'un monarque chinois, ces mots nous viendront à l'esprit chaque fois que nous l'évoquerons :

- le Fils du Ciel
- l'Occupant du Grand Palais
- le grand Maître du peuple
- le Tout-Puissant
- le Dragon
- etc.

Dans un récit, l'interaction forme-substance est très bien marquée quant aux formes linguistiques. Nous distinguerons à ce propos deux types de narration :

- narration incluse dans une conversation.
- narration indépendante.

C'est la dernière qui fait l'objet principal de notre étude. Cependant, il est nécessaire que nous présentions ici, ne serait-ce que très sommairement, quelques traits caractéristiques d'une narration incluse. Pour la substance, il s'agit avant tout d'une histoire rapportée de façon spontanée. Nous entendons par histoire un ensemble non structuré d'événements, importants ou insignifiants, dont la signification varie d'une personne à une autre. Pour ce qui est de la forme, la narration incluse dans une conversation doit appartenir au langage parlé, étant donné que l'instance d'énonciation est directe.

En français, les temps utilisés dans une narration incluse sont des temps du discours : le présent, le passé indéfini, l'imparfait, le plus-que-parfait..., tandis que ceux utilisés dans une narration indépendante, sont les temps du récit : le présent de narration ou présent dit historique, le passé défini, l'imparfait, le passé antérieur, l'imparfait du subjonctif....

Dans une narration incluse, le narrataire est toujours présent à l'instance interlocutive. Dans une narration indépendante, par contre, celui-là est remplacé par un public d'auditeurs ou de narrataires souvent mal défini. Reprenons la conversation déjà étudiée entre Bel-Ami et Suzanne sur ce qui s'est passé chez elle la veille de sa fugue. Dans cette conversation, on l'a vu, il y a une petite narration faite par Suzanne à l'intention de son amant, Bel-Ami. Si la narration était faite à l'intention d'un public vaguement défini, la forme serait quelque peu modifiée. La comparaison suivante nous aide à mieux voir les choses.

**Narration incluse (enchâssée)**

*Narratrice* : Suzanne

*Narrataire* : Bel-Ami

*Ça a été terrible. Je suis entrée chez elle et je lui ai récité ma petite affaire que j'avais bien*



*préparée. Alors elle, elle a pâli, puis elle a crié : »Jamais, jamais ! ». Moi, j'ai pleuré, je me suis fâchée, j'ai juré que je n'épouserais que vous. J'ai cru qu'elle allait me battre. Elle est devenue comme folle, elle a déclaré qu'on me renverrait au couvent dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue comme ça, jamais ! Alors papa est arrivé en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne s'est pas fâché tant qu'elle, mais il a déclaré que vous n'étiez pas un assez beau parti. Comme ils m'avaient mises en colère, j'ai crié plus fort qu'eux. Et papa m'a dit de sortir d'un air dramatique qui ne lui allait pas du tout. C'est ce qui m'a décidé à me sauver avec vous. Me voilà, où allons-nous ?*

**Narration indépendante**

*Narratrice* : Suzanne

*Narrataires* : un public de lecteurs.

*Ce fut affreux. J'entrai chez ma mère et je lui récitai ma petite affaire que j'avais bien préparée. Elle pâlit alors puis elle cria :*

*- Jamais ! Jamais !*

*Je pleurai, je me fâchai, je jurai que je n'épouserais que mon cher Bel-Ami. Je crus qu'elle allait me battre. Elle devint comme folle, elle déclara qu'on me renverrait au couvent dès le lendemain. Je ne l'avais jamais vue dans de tels états ! A ce moment, mon père arriva en l'entendant débiter toutes ses sottises. Il ne se fâcha pas autant que ma mère, mais il déclara que Bel-Ami n'était pas un assez beau parti. Comme mes parents m'eurent mise en colère, je criai plus fort qu'eux. Et mon père, exaspéré, me dit de sortir d'un air dramatique qui ne lui allait pas du tout, ce qui me décida à me sauver avec mon amant. J'allai chez lui et lui demandai :*

*-Me voilà, où allons-nous ?*

**• Démarche épistémologique**

C'est dans l'esprit de Saussure et dans la perspective que l'école de Prague a érigée en modèle en linguistique que toute l'étude des niveaux du langage doit se faire suivant deux axes : syntagmatique et paradigmatique.

En grammaire de texte comme en phonologie, en syntaxe comme en sémantique, on se propose d'abord de déterminer les unités formant système, c'est-à-dire remplissant l'axe paradigmatique, et de passer ensuite à l'étude de leur combinaison, c'est-à-dire leur axe syntagmatique.

Si, en phonologie, les phonèmes p1, p2, p3 forment des entités différentes

$$p_1p_2p_3 \neq p_2p_3p_1 \neq p_3p_1p_2$$

dans des combinaisons réelles ou potentielles, en grammaire de texte, on peut constater le même phénomène : les différents arrangements de faits donneront des effets de sens différents. Considérons par exemple les faits suivants :

F1 : entrer dans un café

F2 : prendre un rafraîchissement

F3 : éprouver un grand malaise

L'ordre F1F2F3 donne bien entendu un effet de sens différent de l'ordre F3F1F2.

En effet, on a, avec l'ordre F3F1F2 l'interprétation du genre :

*Quelqu'un éprouve un grand malaise. Il entre donc dans un café et commande un rafraîchissement dans l'espoir que la fraîcheur de la boisson fera disparaître son malaise.*

Par contre, avec l'ordre F1F2F3, l'« histoire » devient beaucoup plus sérieuse et pleine de conséquence :

*Quelqu'un entre dans un café et commande un rafraîchissement. Il prend le rafraîchissement et éprouve, peut-être subitement, un grand malaise.*

Alors pourquoi ce malaise ? S'agit-il d'une chose sans conséquence ou de quelque chose de plus sérieux ? Une tentative d'empoisonnement de la part de ses ennemis ?...

L'ordre F3F1F2 présente des faits en *distribution*. Tandis que l'ordre F1F2F3 présente des faits en *intégration*. Car le fait F3 est intégré dans le fait F2 et ces deux faits constituent une unité supérieure à chacun d'eux. Nous sommes ainsi amené à poser deux types d'unités pour le récit : des *unités distributionnelles* et des *unités intégratives*. C'est là l'opposition syntagmatique des faits ou des unités. Quant à l'opposition paradigmatique, c'est le choix des unités ou des faits qui s'opère à tout moment : ou bien on a le fait F ou bien on a le fait non-F, comme si, en phonologie, ou bien on avait le phonème /ø/ pour avoir « jeudi » ou bien on prenait /a/ pour avoir « jadis ».

### Récit minimal

Si, en linguistique de la langue (ou de la phrase, ce qui revient au même), nous avons *la phrase minimale* ; en linguistique textuelle, le problème du *récit minimal* doit se poser de façon automatique.

Toute narration, de par sa nature, comprend nécessairement trois parties composantes : un **début**, un **déroulement** et une **fin**. Alors, si à chaque partie composante correspondait une seule proposition, la narration entière ne saurait se composer de moins de trois propositions. Une narration composée seulement de trois propositions sera appelée *récit minimal*. Le célèbre exemple du récit minimal est peut-être cette considération pleine de pessimisme d'un sage de l'ancien temps à propos de l'humanité : *Les gens naissent. Ils vieillissent et puis ils meurent.*

En outre, un récit minimal doit comporter au moins deux attributs (ou deux actions) en ce sens que le (ou les) héros du récit doit (doivent) passer au moins d'une situation à une autre qui est différente.

Ici, apparaissent deux hypothèses qui méritent une analyse approfondie et exigent un choix méthodologique judicieux.

La première consiste à considérer toute narration comme l'expansion d'un récit minimal.

Dans cette perspective, si nous éliminons de proche en proche tous les faits accessoires, nous arriverons à coup sûr à une nomenclature composée seulement de trois propositions et de deux attributs.

La deuxième veut voir dans une narration plusieurs récits minimaux qui s'enchaînent soit en distribution soit en intégration.

Dans ce travail, nous optons pour la deuxième hypothèse, et sur la base de celle-ci, nous allons établir la syntaxe de la narration.

### Poétique de la narration

Si nous disons avec Paul Valéry que la poésie est caractérisée par « l'hésitation entre le son et le sens », nous serons amenés à considérer le récit comme « l'hésitation entre la signifiante et l'effet qu'elle produit sur les narrataires ». La poétique est un procédé de la signifiante du texte qui consiste à :

- utiliser peu de moyens langagiers pour dire le plus de choses possible.
- rendre les unités capables de signifier en profondeur.
- donner au texte la pleine pertinence des faits et des personnages.

Deux orientations complémentaires se présentent alors dans les recherches sur la poétique du récit. D'une part, dans le sens de la fonction poétique de tous les messages linguistiques, à savoir le rapport message/message en structure immanente, la disposition des moyens phonétiques constituent la première signifiante. Des procédés tels que l'assonance vocalique, l'harmonie des voyelles, l'allitération consonantique (par exemple la répétition des chuintantes ou des sifflantes), le parallélisme syntaxique (ce que nous avons décrit comme un connecteur textuel) nous sont assez familiers. D'autre part, une disposition délibérée des motifs, la répétition d'un certain motif privilégié, contribueront à accentuer l'effet sémantique du récit.

Bref, la poétique de la narration fait partie d'une étude plus étendue qui est connue sous le nom de *sémiotique littéraire*.

### Unités du récit

Nous nous proposons, dans un premier temps, de déterminer les plus petites unités narratives.

Dans la perspective distributionnelle et intégrative définie plus haut (v. Démarche épistémologique), on constituera en unité tout segment de l'histoire (face signifiée d'une narration), qui se présente comme le terme d'une *corrélation*. En d'autres termes, une unité doit avoir un impact sur le déroulement ou sur la fin du récit. Elle doit avoir un sens et elle doit être fonctionnelle. Il n'y a jamais d'unité perdue ; si long, si lâche, si tenu que soit le fil qui la relie à l'un des niveaux de l'histoire, a dit R. Barthes, qui donne cet exemple simple pour illustrer ses idées. Dans « Un cœur

simple », Flaubert nous apprendra à un certain moment, apparemment sans y insister, que si les filles du sous-préfet de Pont-l'Évêque possédaient un perroquet, c'est parce que ce perroquet allait avoir ensuite une grande importance dans la vie de Félicité : l'énoncé de ce détail (quelle qu'en soit la forme linguistique) constitue donc un sens, une fonction ou une unité narrative. Cependant, le terme de « détail » utilisé dans le langage de tous les jours est vague. Il nous faut un terme technique facilement maniable dans notre analyse à la fois du récit et de l'histoire d'une narration.

Mais poursuivons nos investigations. Un jeune prince, dans un conte de fées, rencontre sur son chemin une fille pauvrement vêtue, assise sous un arbre à côté d'un petit chien noir. L'énoncé contient les détails suivants :

- (a) le prince rencontre *pour la première fois* cette fille.
- (b) la fille est *pauvrement vêtue*.
- (c) le prince est *jeune*.
- (d) la fille *a un chien*.
- (e) le chien est *petit et noir*.
- (f) le prince rencontre la fille *sur son chemin*.
- (g) la fille est *assise sous un arbre*.

Nous avons là des informations à pression inégale. Le bon sens (ou l'intuition de la plupart des lecteurs) nous guidera pour ne retenir que les informations essentielles et en négliger les autres. Pour l'énoncé ci-dessus, peuvent être considérées comme essentielles les informations (a), (b), (c), (d) ; tandis que les informations (e), (f), (g), sont à négliger. En effet, l'information (a) est une information *conséquente* en ce sens qu'elle constitue une véritable charnière du récit. La rencontre du prince et de la jeune fille va décider le cours de l'histoire en ouvrant pour celle-ci une alternative conséquente. Si elle n'avait pas eu lieu, la vie princière se serait déroulée sans encombres et sans histoire. Ou bien cette vie se serait orientée tout autrement. Les informations (b), (c), (d), bien que beaucoup moins importantes que l'information (a), constituent quand même des paliers dans le déroulement du récit. La jeunesse du prince laisse prévoir déjà pas mal de choses : un amour fou qu'il éprouve soudain pour la jeune fille, son romantisme, sa générosité, sa détermination dans la lutte contre tous les préjugés et les contraintes de sa caste. Il en est de même des vêtements pauvres de la jeune fille. Ces vêtements ne vont pas très bien ensemble avec le charme, la beauté et les attraits cachés de cette dernière. D'où la surprise du prince qui se serait arrêté pour mieux voir ce qui se passait...

Quant au chien de la jeune fille, lui non plus, il n'est pas là par pur hasard. Pareil au perroquet des filles du sous-préfet de Pont-l'Évêque, il va jouer un certain rôle dans le récit, par exemple, celui de la Providence quant sa maîtresse (ou même peut-être le prince) se trouveront en grande détresse. Mais il n'est pas du tout nécessaire qu'un détail de ce genre soit pris en considération dans tous les récits. On peut le prendre tout simplement pour un pur décor sans suite. Et cela

pour plusieurs raisons psychologiques et stylistiques. Il y a bien longtemps déjà, on a découvert que les lecteurs (ou auditeurs) étaient bien fatigués par de nombreuses informations pertinentes dans presque toutes les narrations et dans toutes les créations littéraires en France comme ailleurs. Une information a-t-elle été à peine avancée que le lecteur perçoit déjà dans quel sens l'auteur veut la prendre.

De nombreux écrivains et conteurs sont ainsi amenés à combattre cet ennui en trichant sur des informations apparemment pertinentes. Ils donnent ici et là des informations, font semblant quelquefois d'y insister avec force puis prennent de court les lecteurs (ou les auditeurs) par l'inconséquence des informations données. Il y en a d'autres qui combattent l'ennui des informations pertinentes par un procédé plus original encore : donner à une ou à plusieurs informations avancées une suite contraire à celle qui aurait dû être dans l'imagination des lecteurs. Dans son récit « *The man with a scar* », J. Galsworthy présente un mendiant comme pas un qui a une grande balafre sur le visage. Dès le commencement du récit, tout (langage, gestes, comportement...) laisse croire que cet homme a un passé assez « glorieux » et retentissant : grand rebelle dans un pays d'Amérique centrale, célèbre bandit redouté par tout le monde... La balafre, traîtreusement introduite dans le récit, a dû créer chez tous les lecteurs une association évidente avec un des grands faits d'arme de cet homme. Mais rien de tout cela : à la fin du récit et à la question : « Quand s'est-il fait cette balafre au visage ? », la réponse jaillit, simple et inattendue : « Ça, il y a déjà longtemps qu'il se l'est fait en ouvrant une bouteille de champagne ! »

Ainsi, les informations du type (d) restent toujours aléatoires. Elles peuvent avoir une grande importance sur le déroulement du récit ou n'en avoir aucune. Mais même dans le cas où elles ne jouent aucun rôle prépondérant pour le déroulement du récit, elles nous aident, par contre, à bien distinguer le style de l'auteur et de nombreux effets psychologiques qu'elles produisent. De telle sorte que la remarque de R. Barthes reste toujours valable : « Il n'y a pas d'unité perdue », quelles que soient les tricheries des conteurs et des écrivains.

Nous appellerons *motif primaire*<sup>1</sup> toute information du type (a) et *motif secondaire* une des informations du type (b), (c) ou (d).

Les informations (e), (f), (g), on l'a vu, sont à négliger. D'abord, ce sont des détails à contenu informationnel nul, et ensuite il s'agit là dans la plupart des cas, de contraintes syntaxiques ou même euphoniques qui n'ont rien à voir avec le style ou la couleur du récit. Que nous substituions à *petit chien noir* soit *grand chien jaune*, soit *vieux chien maigre* ; à *sur son chemin* soit *dans un bois*, soit *au bord d'un grand lac* ; à *sous un arbre* soit *au bord de la route* soit à *l'entrée de la forêt*, rien n'influera sur le cours de l'histoire. Sauf, bien entendu, et ceci reste dans une probabilité infime, le cas où un de ces détails, par exemple, la taille du chien, pourrait servir à quelque chose, disons, à identifier l'animal...

---

1. A ne pas confondre avec le terme « motif » utilisé dans l'étude du folklore qui signifie : la plus petite particule thématique d'un conte, d'une chanson populaire.

Revenons donc à la détermination des unités. Un motif primaire d'ordre 1 (l'information du type (a)) est une information qui ouvre (ou maintient ou ferme) une alternative conséquente pour la suite de l'histoire, et toujours selon R. Barthes, c'est une information qui inaugure ou conclut une incertitude. Nous pouvons considérer comme motifs primaires d'ordre 1 les informations suivantes :

- le prince rencontre une jeune fille.
- les terroristes lancent un avertissement contre un diplomate américain.
- une femme respectable reçoit un jour une lettre anonyme.
- des voisins constatent la disparition du propriétaire d'une villa.

### **Motifs primaires**

A côté des informations du type (a) qui sont de véritables charnières du récit, il existe aussi des informations qui accompagnent celles-ci ou s'agglomèrent autour d'elles sans en modifier la nature alternative. R. Barthes précise que ces informations restent fonctionnelles, dans la mesure où elles entrent en corrélation avec un motif primaire d'ordre 1 ; mais leur fonctionnalité est unilatérale, limitée, voire parasite. En général, il s'agit de faits décrits dans l'ordre chronologique et non dans l'ordre logique. Dans l'exemple examiné plus haut, l'espace qui sépare les faits « le prince rencontre sur son chemin une fille pauvrement vêtue » et « il la prie de raconter ce qui s'est passé » peut contenir toute une foule de menus incidents ou de menues descriptions. Par exemple, « d'abord il ne fait pas attention à elle, il la dépasse un peu et se retourne pour la dévisager avec une curiosité grandissante. Il ordonne alors à sa suite de s'arrêter et, descendant de son magnifique cheval, il se dirige lentement vers la fille affolée... ».

Ces informations, nous les appellerons *motifs primaires d'ordre 2*. Elles font, avec les informations du type (a), c'est-à-dire des motifs primaires d'ordre 1, des unités distributionnelles, en ce sens que ces motifs vont ensemble sur l'axe syntagmatique sans constituer pour autant d'unités supérieures.

A la différence des motifs primaires d'ordre 1 qui sont des unités consécutives et conséquentes, les motifs primaires d'ordre 2 ne sont que des unités consécutives. Mais ils ne sont pas fonctionnellement insignifiants. Sur le plan discursif, au contraire, ils contribuent à accélérer, à relancer ou à retarder le discours. Ils résument, anticipent, parfois même déroutent... (R. Barthes). L'histoire se fait sur la base des motifs primaires d'ordre 1 tandis que les motifs primaires d'ordre 2 contribuent à tisser le récit en tant que discours.

### Motifs secondaires

Les motifs secondaires sont des *unités intégratives*. R. Barthes les désigne sous le nom d'*indices* en spécifiant qu'ils renvoient non à des actes conséquents, mais à des concepts diffus et répandus tout au long de l'histoire. Pour comprendre à quoi sert un indice, on doit passer à un niveau supérieur. Par exemple, pour comprendre à quoi sert le fait que la jeune fille ait un chien dans l'exemple donné au début de cette section, il faut passer au moment exact où l'animal, par son intelligence, aide les amoureux à sortir d'un danger mortel. Les motifs secondaires, unités véritablement sémantiques, renvoient à un signifié et contribuent à modifier le récit.

On subdivise les motifs secondaires en *motifs secondaires d'ordre 1* (*indices* dans le sens de Barthes), et *motifs secondaires d'ordre 2* (que Barthes nomme *informants*).

Les motifs secondaires d'ordre 1 renvoient à un caractère, à un sentiment, à une atmosphère ou à une mentalité, tandis que les motifs secondaires d'ordre 2 servent à identifier, à situer les personnages dans le temps et dans l'espace. Il faut pour les motifs secondaires d'ordre 1 des déductions ou des déchiffrements. Par exemple, à partir du fait que « la jeune fille est pauvrement vêtue », on peut, en se référant à sa beauté, penser à des aventures malheureuses qu'elle a subies avant de rencontrer le prince. Les motifs secondaires d'ordre 2, par contre, ne donnent que des connaissances toutes faites relatives à aux personnages : leur âge précis, leur physiologie, le timbre de leur voix etc.

Les motifs primaires et secondaires, d'ordre 1 et d'ordre 2, forment les plus petites unités d'un récit. Une remarque s'impose : un motif peut être à la fois primaire et secondaire, c'est-à-dire *mixte*. Par exemple, « la suite nombreuse qui accompagne le prince à la chasse » peut servir de motif primaire d'ordre 2 s'agglomérant au motif primaire d'ordre 1 « la rencontre du prince avec la jeune fille ». En même temps, cette « suite nombreuse » sert de motif secondaire d'ordre 1, révélant la personne du prince dans toute sa splendeur. Ou, pour reprendre un exemple de R. Barthes, « boire un whisky » est une action qui peut servir de motif primaire d'ordre 2 pour le motif primaire d'ordre 1 « X., agent secret, attend son homme dans un hall d'aéroport », mais c'est en même temps un motif secondaire d'ordre 1 qui révèle une certaine atmosphère : modernité, détente, souvenir, etc. Une autre remarque non moins importante vient de la ressemblance du modèle narratif et du modèle phrastique. Les motifs primaires d'ordre 2, les motifs secondaires sont des *expansions* par rapport aux motifs primaires d'ordre 1. Dans un récit, ils sont en nombre théoriquement infini et constituent des ensembles ouverts. Alors que les motifs primaires d'ordre 1, régis par une logique conjoncturelle et soumis à des conditions nécessaires et suffisantes, ne forment que des ensembles finis constitués de peu de termes.

Si la phrase, faite de propositions simples, peut se compliquer à l'infini d'expansions (duplications, remplissages, enrobements...), le récit, à son tour est susceptible de s'étendre indéfiniment.

### Syntaxe du récit

C'est l'enchaînement des motifs à l'intérieur d'un récit qui nous intéresse maintenant. Etant donné que la base sémantique de tout récit est la consécution et la conséquence, l'enchaînement des motifs doit s'opérer en fonction du temps et de la logique des faits. Rappelons que dans l'étude du langage, le temps est une notion difficilement saisissable.

“Du point de vue du récit, selon R. Barthes, ce que nous appelons temps n'existe pas, ou du moins n'existe que fonctionnellement, comme élément d'un système sémiotique”. Le temps doit se soumettre entièrement à la logique. Celle-ci joue le rôle primordial dans sa combinatoire fonctionnelle.

Il est assez aisé de voir que les motifs secondaires peuvent se combiner librement entre eux; telle est par exemple la juxtaposition sans contrainte des données sur le portrait physique et moral d'un personnage. Cependant la combinatoire doit s'appuyer sur des règles d'isosémie: il est impensable de combiner en coordination des faits contradictoires. L'âge du prince, par exemple, ne saurait être incompatible avec les adjectifs qui le qualifient: jeune, vieux... Pour ce qui est des motifs primaires, la syntaxe repose sur des relations d'implication: un motif primaire d'ordre 2 implique nécessairement l'existence d'un motif primaire d'ordre 1, mais l'inverse n'est pas vrai. Pour les motifs primaires d'ordre 1, c'est un rapport de solidarité qui les unit. Tout le récit est organisé autour de ce rapport qui détermine les grandes articulations. Il n'y a pas de motif plus “important” que les autres. Un motif primaire d'ordre 1, même apparemment de peu de sens, doit être un élément indispensable au déroulement du récit.

On voit d'ailleurs que le récit impose *une organisation de relais* qui se réalise par le groupement d'un certain nombre de motifs primaires d'ordre 1. Et ce groupement est désigné sous le nom de *séquence* par Cl. Bremond.

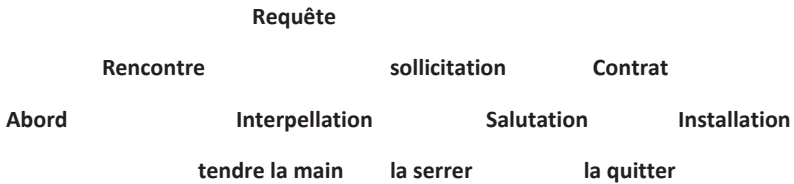
C'est une suite logique de motifs primaires d'ordre 1 unis entre eux par une relation de solidarité, comme le veut R. Barthes. La séquence commence juste au moment où l'un des ses termes n'a pas d'antécédent solidaire et finit lorsqu'un autre de ses termes n'a plus de conséquent. Par exemple, *s'approcher de quelqu'un; s'arrêter; l'interpeller; le saluer; lui parler; le quitter...* sont autant de motifs qui constituent une séquence close, car il n'est pas possible de faire précéder le premier ou de faire suivre le dernier motif sans sortir de l'ensemble homogène “*Rencontre*”.

Il est toujours possible de donner un nom à chacune des séquences. Ainsi avons-nous par exemple des séquences nommées  *négociation; déménagement; installation; machination...* Dans les contes populaires, les séquences les plus usitées d'après Propp se nomment  *fraude; trahison; lutte; contrat; séduction...* Cette opération sur les séquences n'est pas une affaire purement métalinguistique ni uniquement du ressort de l'analyste. Elle appartient aussi au sentiment de tous les lecteurs ou auditeurs qui saisissent toute suite d'actions comme un tout nominal. R.



Barthes affirme que lire c'est nommer; qu'écouter ce n'est pas seulement percevoir un langage, mais c'est aussi le construire.

Toute séquence est susceptible d'entrer comme un simple terme dans une séquence plus large. C'est ainsi qu'à l'image de la phrase dans la grammaire syntagmatique, le récit peut être représenté par un graphe arborescent:



Les motifs primaires d'ordre 1 s'enchaînent dans un ordre hiérarchique pour former des micro-séquences et des séquences étendues.

Un autre problème de la syntaxe des motifs primaires d'ordre 1 est que les termes de plusieurs séquences peuvent très bien s'impliquer les uns dans les autres: une séquence est à peine finie que, déjà, le terme initial d'une nouvelle séquence peut surgir en s'intercalant.

● **Analyse d'un conte**

D'après tout ce qui précède, l'analyse d'un conte doit se faire à deux niveaux différents : à celui du récit et à celui de l'histoire. Nous nous proposons de faire d'abord l'analyse d'un conte au niveau du récit. Cette analyse consiste à relever:

- (1) les séquences étendues avec leurs appellations.
  - (2) les micro-séquences de chacune des séquences étendues avec leurs appellations.
  - (3) les motifs primaires d'ordre 1.
  - (4) les motifs primaires d'ordre 2.
  - (5) les motifs secondaires
- puis à faire:
- (6) une représentation arborescente.
  - (7) un résumé du texte à partir des séquences.

Dans l'enseignement littéraire, du moment qu'il s'agit d'analyser un conte, le professeur peut inviter ses élèves à remplir les tâches préalables suivantes:

- (a) reconstituer un conte qui a été découpé et présenté en désordre (les séquences sont numérotées).
- (b) procéder à une première lecture et indiquer l'ordre qui leur paraît le plus (ou le seul) logique en utilisant les numéros placés en tête des différentes séquences ou micro-séquences.
- (c) essayer de nommer les séquences après avoir retrouvé leur ordre vrai et de présenter le contenu de chacune des séquences par un, deux ou trois énoncés très simples.

(d) à partir de ces énoncés simples (énoncés minimaux), rédiger un résumé du conte.

(e) procéder à une représentation arborescente.

(f) étudier un motif secondaire non supprimé dans le résumé et dire son rôle logique ou stylistique par rapport au récit.

C'est seulement après avoir préparé ces tâches que les élèves peuvent bien suivre l'explication du professeur sur la forme comme sur le contenu du conte et bien faire leur dernière lecture approfondie.

Du point de vue de l'histoire, un conte s'analyse en principaux éléments constitutifs d'après le schéma narratif ci-dessous:

Dans les contes en général		Dans ce conte
Quelqu'un	le héros	Qui ?
Quelqu'un cherche à obtenir quelque chose	la quête	Quoi ?
en raison d'un désir, d'une contrainte, d'un manque d'idéal	recherche l'objet de la quête (gloire, fortune, amour, liberté...)	
Il doit accomplir des actions difficiles	les épreuves	Lesquelles ? Combien ?
Il reçoit parfois une aide de quelqu'un (ami, donateur, être surnaturel) ou de quelque chose (objet magique et/ou il utilise ses propres ressources (intelligence, sagesse, ruse, force...)	les partenaires  les circonstances Les moyens	Qui ?  Quoi ?  Quand ? Lesquelles ?
Il rencontre de nombreux obstacles (ennemis, opposants, obstacles...)	les adversaires	Qui Quoi ? ?
Il réussit (sort vainqueur...)	l'obtention de l'objet	Comment ?
ou échoue	la perte de l'objet	
FIN		FIN

### Quatrième chapitre

#### Les graphes dans l'étude de texte

De nombreuses recherches, entreprises surtout par des spécialistes dans le domaine de la linguistique mathématique, ont essayé de rendre explicites les rapports textuels et les autres relations entre les unités du texte par des procédés graphiques. Nous allons examiner sommairement quelques démarches simples dans ce sens.

#### Répétition du lexique

C'est le russe V. P. Sasina qui a proposé, dans son article intitulé « Le problème de la distribution des liaisons transphrastiques dans le texte », la procédure suivante pour une analyse textuelle basée sur la répétition du lexique. Proposons-nous de considérer d'abord le texte ci-dessous dont les phrases sont numérotées de 1 à 6.

- (1) *La pratique des sports sous-marins est un plaisir qui coûte cher.*
- (2) *Il est nécessaire qu'on ait des canots, des compresseurs, des scaphandres et d'autres équipements.*
- (3) *Aussi à l'heure actuelle ces sports restent-ils l'apanage des gens aisés.*
- (4) *Il faut donc, pour rendre moins cher ce genre de sport, construire des complexes spécialisés.*
- (5) *La Russie est le premier du monde qui ait projeté de construire de tels complexes.*
- (6) *Ces complexes seront dotés des équipements les plus modernes pour les sports sous-marins.*

- Les substantifs contenus dans le texte sont les suivants :

la pratique	des scaphandres	ce genre
le(s) sport(s)	des équipements	des complexes
un plaisir	l'heure	la Russie
des canots	l'apanage	le pays
des compresseurs	des gens	le monde

- Les substantifs qui se répètent :

sport(s)	:	propositions 1,3,4,6
équipements	:	propositions 2,6
complexes	:	propositions 4,5,6

- Tout cela nous permet d'établir une matrice pour des liaisons transphrastiques :

Propositions	1	2	3	4	5	6
1		•	•		•	
2						•
3	•		•		•	
•						
4	•	•		•	•	
5				•		•
6	•	•	•	•	•	

On peut voir sur le tableau les liens qui unissent les propositions du texte. Et ces liens montrent de façon explicite non seulement l'union d'une proposition avec une autre proposition, mais celle de toutes les propositions. Le schéma suivant nous donnera une vue plus nette de ces relations interphrastiques.

1

\*

6

\*

2

\*

5

\*

3

\*

4

\*

## Les graphes et leurs applications en grammaire de texte

### Définitions

Soit un ensemble  $V$  composé de points qui sont reliés les uns aux autres d'une certaine manière. Nous appellerons  $V$  l'*ensemble de sommets* et les éléments  $v$  appartenant à  $V$  les *sommets*.

Le graphe :

$$G = G(V)$$

construit sur l'ensemble  $V$  est une famille de paires du type  $E = (a,b)$  avec  $a,b$  des éléments de  $V$ .

Chaque paire  $(a,b)$  sera appelée *côté*, les éléments  $a,b$  les *extrémités* du côté  $E$ .

Si  $E(a,b) = E(b,a)$ ,  $E$  est dit *côté non orienté*.

Si  $(a,b) \neq (b,a)$ ,  $E(a,b)$  est dit *côté orienté*.

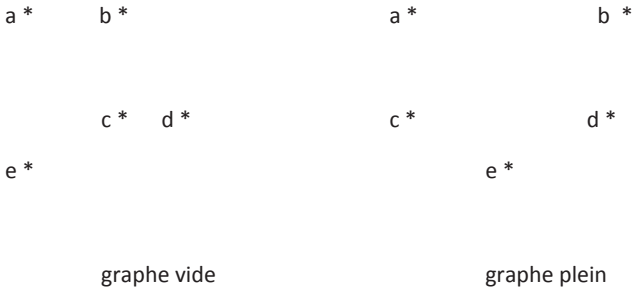
Dans le cas d'un côté  $E(a,b)$  orienté,  $a$  est le *point initial* ou *point de départ*, et  $b$ , *point terminal* ou *point d'arrivée* du côté  $E$ .

Dans ses applications à des problèmes pratiques, le graphe est souvent interprété comme *un réseau* composé de *noeuds*. Deux noeuds  $a$  et  $b$  seront reliés par une courbe ou une droite si et seulement si on peut les constituer en paire.

Un graphe est dit non orienté si chacun de ses côtés n'est pas orienté. Il est dit orienté si tous ses côtés sont orientés. Il y a des graphes *mixtes*, c'est-à-dire des graphes contenant à la fois des côtés orientés et des côtés non orientés. Un exemple de tels graphes est l'ensemble des rues d'une ville : des rues à sens unique (orientées) et des rues à circulation à double sens (non orientée).

Les graphes  $G$  et  $G'$  sont dits *isomorphes*, s'il existe une correspondance biunivoque entre les éléments des ensembles  $V$  et  $V'$  (ensembles des sommets) telle que la constitution en paire de  $a$  et  $b$  dans  $V$  entraîne la constitution en paire de  $a'$  et  $b'$  dans  $V'$ , tout en conservant l'orientation données. Dans ce qui suit, on travaillera non pas sur un graphe particulier, mais sur un représentant des graphes isomorphes.

Un sommet qui ne participe à aucune paire est dit *sommet isolé*. Un graphe construit sur un ensemble de points isolé est un graphe *vide* (noté  $\emptyset$ ). Un *graphe plein* est un graphe construit sur un ensemble  $V$  dont les éléments sont tous reliés les uns aux autres pour former des paires.



Un côté sera appelé *boucle* si ses deux extrémités se confondent, et sera représenté par une courbe fermée. Il arrive qu'un graphe se compose de côtés et de boucles.

Soit G un graphe non orienté. Toute suite finie ou infinie de côtés sera appelée *trajet*, noté

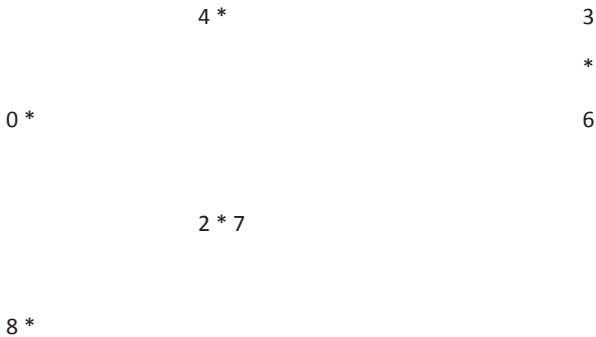
$$S = (\dots, E_0, E_1, E_2, \dots, E_n, \dots)$$

si deux côtés contigus quelconques possèdent une extrémité commune.

Autrement dit :  $E_0 = (a_0, a_1)$   $E_1 = (a_1, a_2)$  .....  $E_n = (a_n, a_{n+1})$ ...

Il est à remarquer qu'un même côté E peut se retrouver plus d'une fois dans un trajet.

5 \*



$$(2,3) = (6,7)$$

S'il n'y a pas de côté qui précède  $E_0$ , le sommet  $a_0$  sera appelé *l'origine* du trajet S. Et s'il n'y a pas de côté qui suit  $E_n$ , le sommet  $a_{n+1}$  sera appelé *sommet terminal* de S. Les autres sommets du trajet sont des *sommets intérieurs*. Comme les côtés et les sommets peuvent se répéter dans

un trajet, il arrive qu'un sommet puisse être à la fois origine et sommet intérieur, ou sommet intérieur et sommet terminal.

Un trajet est dit *non trivial*, s'il contient au moins un côté. Un trajet contenant l'origine  $ao$  et le sommet terminal  $an$  est noté

$$S = S(ao, an)$$

Ce trajet a pour longueur  $n$ .

Si  $ao = an$ , le trajet devient un trajet *cyclique*.

S'il n'y a pas de côtés répétés dans un trajet, ce trajet sera *un réseau*. Et le trajet cyclique sans côtés répétés *un cycle*. Tout réseau non cyclique sera *un circuit* s'il n'y a pas de sommets répétés.

Dans un graphe orienté, les trajets, les réseaux, les circuits sont automatiquement orientés.

### Les applications

En grammaire de texte, si nous considérons tout texte (écrit, conversation, récit...) comme un graphe, alors c'est un graphe orienté, tout texte ayant son articulation logique et sa nature séquentielle. Le problème qui se pose en premier lieu c'est la détermination des « sommets », éléments de l'ensemble de base  $V$  sur lequel se construit le graphe. Selon le cas, les sommets peuvent être les propositions (ou phrases-énoncés), les segments, les motifs primaires. Les motifs secondaires, disons-le tout de suite, de par leur nature « scalaire », ne sauraient faire partie d'un graphe orienté.

Ainsi, si la phrase-énoncé est choisie pour sommet, les UT constitueront des réseaux ou des circuits. Dans le cas où le segment joue le rôle d'un sommet, les échanges, les transactions deviennent des réseaux, des trajets ou des circuits. Il en est de même des motifs et des séquences dans un récit.

La mise en évidence de la structure textuelle par les graphes nous rend un très grand service, car il s'agit d'une visualisation des rapports abstraits. En voici des exemples.

- Un texte composé de phrases isolées sera représenté par un graphe vide. Ce genre de textes est souvent utilisé dans des « corpus » en grammaire distributionnelle ou transformationnelle.
- Un texte cyclique sera représenté par un circuit fermé construit sur un ensemble de séquences (ou trajets).

$S_0, S_1, S_2, \dots, S_n = S_0$

$S_0$

$S_2$

$S_1$

- Une causerie « à bâtons rompus » sera représentée par un graphe discontinu, composé de plusieurs circuits non reliés les uns aux autres.
- Un texte de style « touffu » sera représenté par un graphe de forme arborescente comprenant plusieurs trajets et plusieurs sommets terminaux.
- Un texte cohérent et simple sera représenté par un réseau ou un cycle. Dans ce réseau ou cycle, qu'est-ce qui constitue en paire les sommets différents ? Ce sont évidemment les connecteurs textuels étudiés dans le chapitre deux de ce travail, ainsi que les articulateurs logiques du chapitre quatre. Le tableau de la répétition du lexique établi au début de ce chapitre a utilisé la reprise des substantifs comme connecteurs interphrastiques. C'est cette reprise qui sert à relier les sommets deux à deux, c'est-à-dire en côtés.

### **La cohérence du texte du point de vue graphique**

L'étude des trajets, des circuits et des réseaux textuels nous permet quelquefois d'aboutir à des résultats assez intéressants.

Pour vérifier la cohérence d'un texte, rien n'est plus efficace que « la méthode des réparateurs d'appareils électroniques ». Si on observe le travail de ces techniciens en face d'un appareil en panne, on verra cette opération familière : ils branchent leur instrument à mesurer sur les extrémités des fils conducteurs de l'appareil fixés au dos de celui-ci. Si le courant passe, le fil conducteur est intact. Si le courant ne passe pas, le fil conducteur est rompu ou gravement défectueux. Si le courant passe de façon anormale, il y a des problèmes à voir avec ce fil.

Il en est de même de la cohérence du texte. De tout temps, c'est l'intuition des lecteurs qui décide de croire si tel ou tel texte est cohérent. Mais avec la méthode des réparateurs d'appareils électroniques, la vérification sera plus aisée, puisqu'elle se fait de façon automatique.

Nous nous proposons d'abord de faire un graphe à partir du texte étudié. Ce graphe est composé de trajets (de circuits ou de réseaux). Prenons alors deux sommets quelconques et essayons de voir s'il y a un trajet qui les relie.

-S'il n'y a pas de trajet, le texte est rompu à ce point.

-S'il y a un trajet, le texte est cohérent à ce point.

Nous recommençons l'opération à plusieurs reprises avec plusieurs sommets différents et nous établissons le nombre des ruptures et des cohérences. Le résultat global va nous permettre de juger enfin le degré de cohérence du texte.



### La composition française

La composition française, cet exercice scolaire traditionnel qui consiste à faire rédiger un développement sur un sujet de littérature et/ou de philosophie et qui est appelé aussi *disser-tation* ou *rédaction*, peut être vue d'un oeil nouveau grâce à la théorie des graphes.

Précisons d'abord dans la perspective des graphes ce que c'est qu'un sujet (de composition française, bien sûr). La plupart du temps, il s'agit d'une parole célèbre d'un grand homme, d'un dicton ou d'un proverbe du type : « Tout en forgeant on devient forgeron » que les élèves et même les étudiants sont invités à commenter dans un développement d'une certaine ampleur. Le sujet est donc un réseau fini composé de côtés A,B,C,D,E...que nous notons pour simplifier S(A,B,C,D,E.....).

Quant au développement, il sera un graphe simple ou touffu contenant obligatoirement le réseau du sujet. Un développement hors du sujet est toujours caractérisé par un graphe discontinu : entre le réseau du sujet et le reste du texte de développement il y a une rupture, le « courant sémantique » ne passant pas du sujet aux autres UT du texte.

Faire la composition française ou rédiger le développement sur un sujet donné, c'est insérer d'une certaine façon le réseau du sujet dans le graphe représentant le développement. A part l'insertion hors du sujet que nous venons de citer, les procédés suivants sont considérés comme légitimes :

- (1) le réseau du sujet se trouve en tête du texte de développement.
- (2) il se trouve quelque part à l'intérieur du texte.
- (3) il se trouve juste à la fin du texte.
- (4) il est subdivisé en plusieurs éléments (côtés) qui sont ensuite placés à plusieurs endroits dans le texte. On doit avoir, à cet effet, un trajet qui relie tous ces côtés.

La correction des copies, jusqu'à maintenant guidée tout simplement par l'intuition et par le sentiment du correcteur, prendra une forme nouvelle sous la lumière de la théorie des graphes.

### La contraction de texte

La contraction de texte est une opération en sens inverse de la composition. Il s'agit de réduire un texte donné, pour répondre à un certain besoin langagier, à une longueur voulue sans pour autant altérer le sens global du texte. La contraction de texte pose plusieurs degrés de réduction : d'une légère réduction à un schéma minimal du texte.

Le problème qui se pose à la contraction de texte est la suivante : sur quel fondement théorique (et linguistique) un texte se fait contracter à telle ou telle longueur ? A cette question, plusieurs possibilités théoriques et pratiques se présentent.

### La réduction des graphes

On pense en premier lieu à la réduction des graphes. Il s'agit d'une élimination des branches touffues dans les indicateurs syntagmatiques (les arbres), c'est-à-dire d'une élimination des

extrémités non terminales, d'une élimination d'un certain nombre de côtés qui ne portent que très peu d'informations, par exemple, qui n'ont incidence que sur les motifs secondaires d'un récit.

### **Le texte à trous**

Il arrive, cependant, que les côtés (propositions, segments, motifs....) ne soient pas toujours les plus grands porteurs d'informations. Ce sont par contre les mots (ou expressions), placés souvent dans la position des thèmes (opposés aux rhèmes), qui portent le plus d'informations des propositions. On a alors cette possibilité théorique (presque non valable en pratique) d'utiliser la méthode dite « méthode des textes à trous ».

On donne le texte à contracter à un apprenant après avoir enlevé pour chaque phrase un mot appartenant au thème. On lui propose de lire le texte plusieurs fois en le complétant par des mots qu'il choisit pour combler les trous. S'il hésite assez longtemps à un trou, ou qu'il donne un mot qui risquerait de déformer le sens du texte, on le dépanne en lui offrant le mot juste. Et ainsi de suite. C'est là exactement le mot qui porte le plus d'informations pour une phrase. On peut, de cette manière, établir la liste des mots qui sont les plus grands porteurs d'informations et qui sont classés par ordre d'importance décroissante.

### **Les plus grands porteurs d'informations**

Pour faire une contraction assez serrée, on ne retiendra que des sommets (mots, expressions) grands porteurs d'informations d'ordre 1. Mais pour faire une contraction d'une certaine longueur, on retiendra outre les grands porteurs d'informations d'ordre 1, certains autres sommets d'importance secondaire, et cela dépend du calcul mental de celui qui fait la contraction.

### **Le recours au métalangage**

Le procédé le plus usuel pour la contraction de texte est peut-être celui du recours au métalangage. On groupe d'abord les éléments du texte en séquences (échange, UT,...) puis on cherche à donner à chacune des séquences un nom. Ceci est toujours possible, grâce aux dictionnaires du genre « Thésaurus » ou « Un Niveau Seuil » dans lesquels toutes les notions sont données en termes génériques. Ensuite, on met ces « noms » dans des propositions qui seront reliées les unes aux autres par des connecteurs textuels nécessaires, puisés même dans le texte en question. Par exemple, à partir des phrases suivantes constituant un microtexte :

*On a construit dans le Nord du pays de nouvelles Centrales hydro-électriques. On a construit dans le Sud de nouvelles zones industrielles. On a construit dans le Centre de grands ports maritimes. Tout cela a contribué à faire changer le visage de tout le pays.*

on peut faire une contraction sur la base de la nominalisation de chacune des séquences :

*La construction de nouvelles Centrales dans le Nord, des zones industrielles dans le Sud et des ports maritimes dans le Centre a contribué à faire changer le visage de tout le pays.*

## Cinquième chapitre

### Grammaire de texte et Enseignement du FLE

On sait que la didactique des langues est depuis longtemps tributaire des théories linguistiques, du moins dans l'élaboration et la confection des manuels et dossiers pédagogiques. Ce n'est qu'après l'apparition des méthodes fonctionnelles d'inspiration communicative que l'on a cherché à se libérer des contraintes imposées par une description systématique de la langue en tant que code. Un des facteurs importants de ce mouvement de rénovation est sans doute le recours à la linguistique du texte avec cette considération décisive : On communique par texte et non par phrases ou mots isolés.

L'enseignement de l'article (le, la, un, des, du, de la....) en français, par exemple, est une leçon probante pour bien confirmer cette nouvelle tendance. Cette tâche reléguée au centre d'un enseignement basé sur le lexique et la grammaire traditionnelle n'a rencontré que des obstacles insurmontables. Elle ne sera menée à bien qu'avec l'énonciation sur la base du texte.

On n'enseigne plus maintenant des mots et des expressions isolés, ni des règles de grammaire sans contexte d'emploi, ni des modèles de phrase dans des exercices structuraux qui n'ont rien à voir avec les besoins langagiers des apprenants.

A présent, l'unité didactique de départ dans l'enseignement et dans l'apprentissage d'une langue étrangère ou seconde est *l'acte de langage* réalisé sous diverses formes linguistiques et entrant dans le cadre d'un discours réel, fait de situations vraies ou vraisemblables. L'apprenant est d'abord invité à percevoir la signification de la communication à travers les actes de langage dans des situations particulières relevant de son stock socioculturel propre, puis à retenir les formes linguistiques sous-jacentes, en apprenant à les identifier de façon récurrente.

La compétence linguistique n'est donc plus le premier souci de la nouvelle didactique qui s'intéresse maintenant à la compétence communicative. La langue en tant que code ou système ne sera assimilée qu'au moment où le discours aura été appréhendé dans toutes ses formes. On a donc à enseigner la parole du point de vue pragmatique (*action*), ou, ce qui revient au même, par les actes de langage. On apprend non seulement à saluer, à remercier, à demander son chemin, à promettre, à refuser, à donner son accord....mais aussi à argumenter, à rapporter, à mettre ensemble des idées, à résumer, à conclure, à critiquer...Et ce sont ces derniers actes de langage, appelés quelquefois *actes discursifs*, qui relèvent évidemment de la grammaire de texte.

Bref, la compétence communicative vient surtout de la compétence textuelle.

#### Une typologie des textes

L'acquisition des formes linguistiques sous-jacentes aux actes de langage dépend dans une certaine mesure d'une typologie adéquate des textes : telle ou telle forme linguistique doit

appartenir à une seule énonciation. La langue française, comme toutes les langues naturelles, possède des formes linguistiques qui ne sont propres qu'à un certain type d'énonciation. Apprendre une langue, c'est donc apprendre à utiliser des formes linguistiques (et même des formes non linguistiques) propres à un type d'énonciation, et dans cette perspective, toute didactique doit se fonder sur une typologie de textes. Nous donnons ici une des typologies possibles proposée par E. Benveniste et ses disciples.

- (1) énoncés sans locuteurs, par exemple les clichés, les proverbes et dictons, les paroles célèbres dont on ignore l'origine.
- (2) discours directs : paroles directes dans un échange linguistique.
- (3) discours rapportés : reportages, rapports, paroles rapportées par le locuteur citant.
- (4) discours politique, scientifique, épistolaire...
- (5) récits.

Chaque texte, on l'a vu, connaît ses propres UT, ses segments, ses connecteurs et ses emplois spécifiques. L'étude de ces éléments est évidemment utile pour ceux qui veulent enseigner ou apprendre une langue étrangère ou seconde.

## Bibliographie

### Ouvrages généraux

- Benveniste, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris, N.R.F.
- Hjelmslev, L. 1961. *Prolegomena to a theory of language*. University of Wisconsin Press.
- Jakobson, R. 1973. *Essais de linguistique générale*. Éditions de Minuit.
- Todorov, T., Ducrot, O. 1979. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Éd. du Seuil.
- Mainueneau, D. 1981. *Approche de l'énonciation en linguistique française*. Hachette.
- Lyons, J. 1968. *An introduction to theoretical linguistics*. Cambridge University Press - 1977. *Semantics I, II*. Cambridge University Press.
- Leech, G. 1974. *Semantics*. Penguin.
- Smith, N., Wilson D. 1979. *Modern linguistics, the results of Chomsky's revolution*. Indiana University Press.

### Ouvrages sur l'analyse textuelle

- Baudry, J. et al. 1993. *Manuel d'Activités grammaticales*. Éditions Didier.
- Eluerd, R. 1992. *Langue et Littérature*. Nathan.
- Ruck, H. 1991. *Linguistique textuelle et enseignement du français*. Hatier-Didier.
- Alexandrescu, S., Barthes, R. 1973. *Sémiotique narrative et textuelle*. Larousse.
- Souslova, L. 1986. *Les connexions textuelles des propositions. (en russe)*, Ed Mir, Moscou.
- Volkova, S. 1987. *Sur l'existence syntaxique des notions d'unité textuelle et de liaisons textuelles. (en russe)*, Moscou : Ed Mir.
- Ilya, L. 1987. *Manuel de grammaire théorique du français. (en russe)*, Moscou : Ed Mir.
- Referovskaya, E.A., Vassilieva, A.K. 1964. *Essai de grammaire française, cours théorique*. Moscou :

Ed. S.I.

Iofik, L. 1967. *English Grammar (Reading in the theory of)*. Iedateistvo "Prosveshenie".

### Ouvrages sur la conversation

Coultard, H. 1980. *A theory of discourse*. Cambridge University Press.

Grice, P. 1981. *Presupposition and Conversational Implicature*. Academic Press.

Kerbrat-Orecchioni, C. 1990. *Les interactions verbales*. A. Colin.

### Ouvrages sur le récit

Barthes, R. 1981. *Analyse structurale du récit*. Communications 8. Seuil, et 1977. *Poétique du récit*. Seuil.

Todorov, T. 1967. *Littérature et signification*. Larousse.

Kristeva, J. 1974. *La révolution du langage poétique*. Seuil.

### Ouvrages sur la théorie des graphes

Ore, O. 1962. *Theory of graphs*. American Mathematical Soc.

Prikhodino, S. 1986. *Le problème de la distribution des liaisons transphrastiques dans le texte*. (en russe) Moscou : Ed. Mir.